

Haiku 2

Calatraba Eric

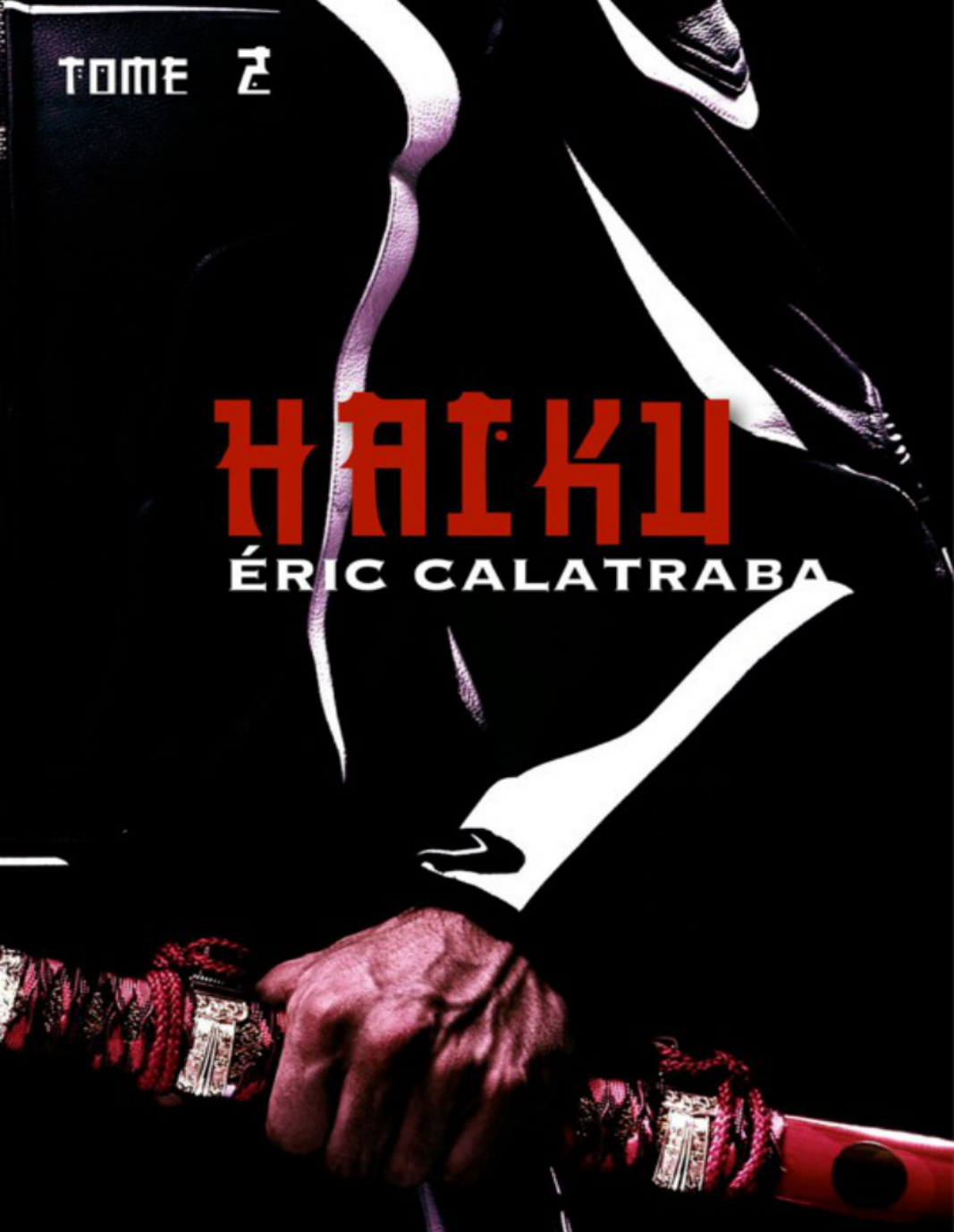
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TOME 2

HAIRY

ÉRIC CALATRABA



Haïku

Tome 2

Éric Calatraba

Collection « Noir c'est noir »

ISBN : 978-2-89717-291-6

Pour l'amour du LIRE

Édition : Numeriklivres

Éditeur : Jean François Gayrard

Copyright 2012

Chapitre 1

Maître Nakamura, Yamagata, Raphaël, Aoki et un autre moine marchèrent jusqu'au Kurama Dera. Ils avançaient en silence, comme happés par la forêt. L'air du soir jetait des souffles de fraîcheur sur leur chemin, les feuilles bruissaient de tous les esprits des kamis de la montagne. La lumière du crépuscule vibrait entre les cèdres et courait entre les couleurs vives des temples. Dans la vallée, au loin, un soleil rouge plongeait vers l'horizon. Le ciel dessinait une estampe du drapeau nippon.

Le groupe s'arrêta devant un sanctuaire. Une lueur de fierté dans les yeux, Nakamura parla à Raphaël. Aoki traduisait à voix basse :

— Nous sommes devant le lieu le plus sacré de la montagne : Le Sekurabe Ishi où, il y a six millions d'années, Mao-Son a touché le sol en descendant de Vénus, apportant la sagesse à l'homme. Ici est né le Japon.

Les cinq Japonais s'inclinèrent devant le sanctuaire. Ému, Raphaël en fit autant.

Puis, Yamagata le salua. Les moines étaient admiratifs de l'entendre parler français. Il échangea quelques mots avec le Sensei. Ils se connaissaient bien. La police japonaise pratique le thaïojutsu, une synthèse de neuf arts martiaux. Une fois par an, Maître Nakamura se rend à Kyoto pour prodiguer un stage de Yoshinkan, une forme d'aïkido développée par un élève d'Ueshiba, Gozo Shioda. Ce 10e dan fut entre autres l'instructeur en chef de la police de Tokyo. Amorov aurait certainement rêvé d'avoir Maître Nakamura pour professeur. Yamagata salua le Sensei et descendit vers le village de Kurama, prendre le dernier train pour Kyoto. Le lieu où se tenait le sanctuaire était un endroit étrange, appelé le Kinone Michi. Les grands cèdres dessinaient des entrelacs de racines apparentes, serpentant de façon aléatoire sur le sol. Elles évoquaient à Raphaël les tentacules des calamars géants qui l'avaient fasciné sur le marché Nishiki. Nakamura stoppa devant un vieil arbre, et parla à Raphaël. Sa voix était remplie d'émotion. Aoki traduisit :

— Cet arbre est sacré. Il porte l'esprit de Mao-Son, dont il est la réincarnation. Nous voyons ici courir ses racines. C'est ici même que s'entraînaient les samouraïs, Raphaël san. À présent, le moine va attaquer le Sensei, qui va le désarmer.

Le maître se plaça en plein dans les racines, et respira profondément. Le disciple sortit d'une toile le bokken qu'il avait apporté. Il fondit sur Nakamura, portant une véritable attaque. Le Sensei pivota pour éviter le sabre, enjamba les racines sans baisser le regard, saisit le poignet de l'attaquant, et, sans le lâcher, pivota encore en s'agenouillant, faisant passer ses bras au-dessus de sa tête. Yokomen-uchi siho-nage. Quand il abaissa ses mains, il avait pris le sabre, et le moine chutait.

Raphaël était fasciné. Comment savait-il où poser les pieds ? Connaissait-il le cheminement des racines par coeur ? Impossible dans cet enchevêtrement. Ce qu'il redoutait arriva.

— Le Maître vous demande de prendre sa place.

— Mais, c'est impossible. Je vais tomber.

Aoki traduisit. Nakamura répondit :

— Le Maître dit « Bien sûr que vous allez tomber, puisque vous en êtes persuadé. »

Raphaël se prépara à un Tachi-Dori car il préférait faire un pas en avant. Il commença bien, mais son pied s'accrocha contre une racine quand il pivota. Il tomba tout seul.

Un bruissement émergea de la forêt. Raphaël crut sentir les kamis se rire de lui.

Nakamura parla, un sourire de malice au coin des lèvres :

— Le Sensei vous félicite. Tout s'est passé comme vous l'aviez prévu !

Le vieil homme parla à nouveau, appuyant sa démonstration avec des gestes :

— Le Sensei dit que vous devez vous rappeler où est votre « ki » : au creux de votre ventre. Les mouvements de pivots que vous exercez parfaitement sont une habitude. Il dit qu'il faut se méfier des habitudes, que les tatamis bien plats et douillets n'existent que dans les dojos !

Il dit que ce que vous faites sur vos deux appuis, vous devez pouvoir le faire sur un seul. Vous devez faire le vide dans votre esprit.

La technique ne peut pas tout. Les séances de méditation prenaient soudain un tout autre sens.

— Il dit que l'homme que vous traquez maîtrise parfaitement l'équilibre sur les racines. Il dit que quand vous y arriverez, alors vous serez prêt.

Chapitre 2

« Un homme ne peut vivre sous le même ciel que
le meurtrier de son père. » Confucius

Soeur Donata se tenait debout, tremblante. Son visage était d'une pâleur de craie. Elle était d'une incroyable beauté malgré une longue cicatrice qui traversait sa joue, du menton à l'oreille. Un souvenir de sa vie précédente. Des larmes dans ses grands yeux bleus, elle scrutait son visiteur d'un air incrédule. La voix, remplie d'émotion, parla en russe.

— Ivan ? C'est vraiment toi ! Tu es vivant ?

Elle tendit sa main. Il la saisit doucement, puis la prit dans ses bras.

— Irina... Irina !

Il avait murmuré son prénom, et il l'avait soupiré.

— Comment m'as-tu retrouvée, Ivan ?

— C'est une longue histoire. Mais... cet endroit... c'est pour te cacher ou...

Elle s'assit, vacillante.

— C'est ma vie, Ivan. Ma nouvelle vie. J'ai tant de péchés à oublier, tant à prier. Ici nous sommes soeurs, sans calcul, et sans transactions. Il n'y a que des êtres humains dans cet endroit.

Il regarda les murs. Ils étaient nus. Seul un christ en croix y était accroché. La pièce, d'un total dénuement, était modestement meublée d'un petit lit, d'une table, d'une pauvre chaise et d'un prie-Dieu.

Un éclair alluma le ciel. Le tonnerre claqua presque aussitôt, l'orage approchait.

— Tu étais orthodoxe...

— ... et j'ai rencontré le père Beppini. Il m'a sauvée, Ivan. Il m'a tirée de l'enfer des hommes. Il m'a montré la lumière du Christ.

Il s'assit, et lui prit la main. Elle se souvint du dernier instant où elle l'avait vu. Les monstres avaient incendié la maison, après en avoir condamné les issues. Leurs parents étaient à l'intérieur. Deux détonations avaient retenti. Leur père avait sorti le fusil de sa cachette.

Puis le toit de la datcha s'était écroulé.

Les trois enfants avaient ensuite été emmenés au port dans un fourgon. Sous la menace des pistolets mitrailleurs, on les avait fait monter sur un cargo. Un bruit effrayant émanait du fond de la cale : la cargaison était composée de deux mille cinq cents cochons vivants.

Ce qu'ils découvrirent en entrant sur le navire dépassait l'entendement. Cinq gosses apeurés étaient assis, ligotés et bâillonnés. Un appareil ronronnant était relié à des tentes pressurisées. C'était une unité chirurgicale militaire de campagne. Derrière la toile on devinait une table d'opération et divers appareillages. Aux inscriptions qui étaient sur la tente et les caisses, on comprenait qu'il s'agissait de matériel chinois.

Irina s'était approchée de ses frères, et avait murmuré :

— On va s'enfuir. Chacun dans une direction. Ivan, cache-toi ! Va !

Les deux grands avaient couru, dans la pénombre du navire, puis avaient été repris. Ivan, affolé, était resté immobile. Puis il avait remarqué que la bouche d'aération était ouverte. Il y avait plongé, et avait replacé la grille pendant que les hommes poursuivaient ses aînés. Il se trouvait ainsi juste en face de la tente. Sa vie en serait bouleversée à jamais.

Irina regarda le rouleau de carton sur son lit. La toile peinte par son frère. Au-dehors, l'orage se déchaînait. La pluie venait se jeter sur les vitres. Les nuages firent tomber la nuit sur la Chartreuse. Elle alluma sa lampe de chevet.

— Ivan. Que s'est-il passé sur le bateau ? Où est Volodia ? Est-il en vie ? Cela fait vingt ans que je me le demande.

— Tu ne voudrais pas savoir.

— Ivan ! Je t'en supplie. Quoi qu'il m'en coûte, je dois savoir, pour pouvoir prier !

Il resta silencieux une minute, puis il se leva et parla, tourné vers la fenêtre. Il ne pouvait raconter ce cauchemar en regardant ses yeux.

— J'ai réussi à me cacher dans la gaine d'aération. Au bout d'un moment, ils sont revenus avec Volodia. J'ignorais où tu étais. Ils m'ont cherché, en vain. Ils ont assis notre frère avec les autres. Puis un chirurgien est arrivé. Un grand type très maigre. Ils l'appelaient Matveiev. Il n'avait pas l'air bien. Ils lui ont dit d'obéir, sinon ils massacreraient sa famille. Et puis ça a commencé. Ils sont allés prendre un enfant, et l'ont attaché sur la table.

La moniale saisit son chapelet, murmurant un psaume. Le son du

tonnerre claqua en même temps que l'éclair. La colère du ciel était toute proche. La lampe de chevet vacilla, puis s'éteignit.

— Il y avait un homme sous la tente, en charge de l'anesthésie. Le garçon était pétrifié. Ils l'ont endormi, puis le chirurgien s'est penché sur lui. Derrière la toile, je voyais tout en ombres chinoises, et c'était encore plus effrayant. Ils portaient des masques et des vêtements de chirurgie. Ils prenaient les organes, et ils les mettaient dans des glacières qu'ils refermaient.

— « ... ne me cache pas ta face au jour de ma détresse ! Incline vers moi ton oreille quand je crie ! Hâte-toi de m'exaucer... »

— Ensuite... ensuite, ils ont enlevé le corps, sans le moindre soin, et l'ont jeté un peu plus loin, de mon côté de la tente, poitrine béante. La petite tête semblait me regarder de ses orbites creuses et sanglantes. Ils avaient pris les yeux... mes mains tremblaient.

— « ... car mes jours s'évanouissent en fumée, et mes os sont enflammés comme un tison... »

— Ils sont allés chercher un autre gosse. Celui-là devait avoir six ans. Je voulais hurler, et je n'osais même pas respirer. Ils ont attaché l'enfant, et ont recommencé. Le docteur pleurait en prélevant les organes. L'autre l'insultait.

— « ... Mon coeur est frappé et se dessèche comme l'herbe ; j'oublie même de manger mon pain... »

Il ferma les poings. Irina serrait son chapelet avec fièvre.

— Ils ont aussi jeté son corps. Et puis ils ont continué. Pendant des heures, remplissant les glacières. Ils ont tué ainsi les cinq gosses, qui n'étaient rien d'autre pour eux que du matériel humain. Ensuite, ils sont allés chercher Volodia. L'un des hommes, Sbarov, ne voulait pas. Il disait qu'il rapporterait plus si on le faisait peindre. Mais l'autre, Rachovsky, a dit que c'était une commande spéciale. Et c'était lui qui commandait. Je n'ai jamais oublié aucun de ces noms. Ils ont attaché Volodia sur la table. Il était terrifié, il respirait très fort.

Le tonnerre claqua au-dessus d'eux comme un coup de canon. Un flash alluma la cellule une seconde. Le ciel fulminait.

— « ... mes gémissements sont tels que mes os s'attachent à ma chair... »

— Et... et puis... Et puis, les deux hommes se sont disputés. Il n'y avait plus de produit anesthésiant... Le médecin hurlait en brandissant les flacons vides, « Pentathol ! Donnez-moi du pentathol !! » Alors plusieurs hommes sont arrivés. Des Chinois : un homme en costume, et deux militaires. Le docteur refusait d'opérer à vif. Ils ont enfoncé un

linge dans la bouche de Volodia qui commençait à crier.

— « ... je ressemble au pélican du désert, je suis comme le chatuant des ruines... »

— Ensuite, ils ont amené les enfants du docteur. Un garçon et une fille. Ils ont posé une arme sur la tête de la petite fille, puis ils l'ont tuée. Le médecin s'est effondré et ils l'ont relevé. Je n'avais jamais vu pareille souffrance sur le visage d'un homme.

— « ... je n'ai plus de sommeil, et je suis comme l'oiseau solitaire sur un toit... »

— Ils ont posé le pistolet sur la tête du garçon qui pleurait. Le médecin a marché vers la tente et il a demandé de l'aide pour immobiliser Volodia.

La jeune femme se mit à sangloter. Les larmes inondèrent son visage.

— « ... chaque jour mes ennemis m'outragent, et c'est par moi que jurent mes adversaires en fureur... »

Les larmes coulaient aussi sur le visage d'Ivan. Il poursuivit son récit. Parce qu'elle le supplia, et pour se rappeler, pour garder sa haine intacte.

Le déluge martelait le toit. Les cieux le sommaient de se taire. Il dut parler plus fort :

— Il... il a approché son bistouri. Il y avait les hurlements de mon frère, étouffés par le linge. Le chirurgien a utilisé une sorte d'écarteur. Il a commencé à le charcuter et j'ai cru devenir fou. J'ai hurlé en silence. Personne n'a entendu mon cri Irina, mais moi je l'entends toutes les nuits !

— « ... je mange la poussière au lieu de pain, et je mêle des larmes à ma boisson, à cause de ta colère et de ta fureur ; car tu m'as soulevé et jeté au loin... »

— Volodia se tordait sous les sangles, et les nervis appuyaient sur son corps pour l'immobiliser. Les cris d'effroi s'échappaient à travers le bâillon.

— Alors... alors, il... Alors il a pris son coeur battant ! Il lui a arraché le coeur !!!!

La moniale cessa de psalmodier, ses sanglots laissèrent place à une plainte déchirante. Evrard ne pleurait plus, ses yeux brûlaient de haine. Sur le mur, d'un blanc immaculé, une ombre passa sur le Christ.

— Volodia a arrêté de bouger. Ils ont mis le coeur dans une

glacière. Le chirurgien est allé se pencher sur le corps de sa fillette. Il était anéanti. Je ne pouvais faire de bruit, alors j'ai pris ses pleurs pour les miens. Mais j'allais mourir de chagrin, c'était insupportable. J'ai donc séché mes larmes, et j'ai tué Ivan. Pour ne pas pleurer, et me faire prendre. Pour ne pas sombrer dans la folie. Je n'étais plus ce garçon joyeux. J'étais devenu un autre. Mes yeux sont restés secs, pour bien les regarder. Pour me rappeler du visage de ces salauds. Et pour tous les retrouver.

Irina était sous le choc.

— Ils ont démonté, plié la tente, et emporté le matériel. Ce fumier de Vatin a démarré une tronçonneuse et a découpé les corps. Puis il a ouvert une trappe et jeté les morceaux aux cochons. Je n'oublierai jamais les cris de ces sales bêtes.

— Ivan. Mon pauvre Ivan ! Seigneur Jésus !

— Il a passé un jet d'eau. Il a tout nettoyé. C'était comme à l'abattoir. Tout ce sang... J'ai entendu une vedette approcher, puis les autres Chinois sont arrivés. Ils ont donné une valise à cette ordure de Rachovsky qui souriait, et ils sont sortis avec les glacières. Avec le coeur de Volodia.

La pluie s'était arrêtée. Le ciel s'était tu. Après tout, ce qu'Ivan racontait, il l'avait permis. Ils laissèrent s'écouler plusieurs minutes sans briser le silence de la cellule. Irina se leva, essayant de surmonter sa douleur. Elle finit par maîtriser ses sanglots.

— Que... t'est-il arrivé, Ivan ? Comment as-tu fait pour survivre ?

— Je suis resté caché, plusieurs jours. Puis le bateau est arrivé au Japon. J'ai erré dans le port de Kobe où la police m'a trouvé. On m'a installé dans une sorte d'orphelinat. Je ne comprenais pas un mot de ce qui se racontait. J'étais incapable de parler. J'étais mort, à l'intérieur. Au bout de quelques jours, des gens sont venus me chercher. Ils m'ont emmené loin, à Kyoto. J'ai rencontré celui qui est devenu mon maître.

— Un moine ?

— Oui. Ces hommes savaient faire des miracles. Ils faisaient le bien. Et grâce à eux, j'allais devenir fort, très fort.

Ses yeux s'embrasèrent.

— Le destin avait choisi de me donner assez de force. Il m'avait envoyé chez ceux qui connaissaient le Bushidô, la voie des chevaliers samourais. J'allais apprendre les techniques des plus grands guerriers de tous les temps. J'ai travaillé jour et nuit, pendant toutes ces années. J'ai terrassé mon maître sur le tatami, un matin. Je venais d'avoir dix-sept ans.

— Mais tu es parti.

— J'étais doué pour étudier. Pas uniquement les arts martiaux. J'ai appris l'anglais, l'italien et le français. Le Sensei disait que je m'en irais un jour. Il sentait que je n'étais pas en paix. Je ne voulais pas rester toute ma vie au monastère. Maître Nakamura l'avait compris. Alors je suis parti à Tokyo. C'était un autre monde. La lumière ne s'éteignait jamais sur les buildings. Je travaillais pour un grand parfumeur français. On m'avait engagé, car je parlais les langues occidentales. Je n'aimais pas Tokyo au début, mais c'est là que j'ai rencontré mon second Sensei : Alexandre Evrard. Était-ce parce que j'étais de type européen ? Il s'est pris d'affection pour moi. Ce Français était un génie du parfum. Il avait une grande culture et il m'a tout appris. Il m'a même fait découvrir l'opéra, c'était un mélomane. Nous travaillions pour des grandes marques françaises de parfumerie, car elles avaient besoin de la technologie des industriels japonais, et de leurs compétences en matière d'hydrogénation, isomérisation, etc. Ensuite, il m'a emmené en France, à Grasse où j'ai poursuivi ma formation. J'étais comme Volodia, j'aimais les fleurs. Je suis devenu un maître parfumeur. Un jour, Evrard m'a adopté. J'avais à nouveau une famille.

— Où est cette famille à présent ?

— Mon père adoptif est mort d'un cancer. Ma mère est japonaise. Elle est retournée à Tokyo après sa mort. Elle y vit toujours, je la vois plusieurs fois par an. Mais... et toi Irina ? Que s'est-il passé quand tu as fui sur le bateau ?

— Ils m'ont reprise, presque aussitôt. On m'a emmenée à Moscou, puis en Ukraine, et ensuite en Serbie. Je n'ai plus envie de parler de tout ça. C'est du passé maintenant. Je ne veux plus y penser. Il faut que tu oublies aussi Ivan, que tu vives, que tu aimes. Si tu ne pardonnes pas, tu es mort.

— Pardonner ? Pardonner ça !? Je te l'ai dit, Ivan est mort. Celui que je suis devenu doit laver son honneur... ou mourir.

— Laver ton honneur ? Mais de quoi ?

— Tout est de ma faute. J'ai parlé de Volodia à l'école, j'ai même apporté une toile en douce. Quand le directeur l'a vu, il est resté bouche bée. C'est comme ça que les tableaux de notre frère ont été exposés. C'est comme ça qu'on l'a envoyé à Saint-Petersbourg. C'est à cause de moi que notre père a conclu un marché avec ces salauds.

— Quel marché ?

— Le prix des études de Volodia contre des prélèvements

sanguins des élèves. Pour leur trafic.

— !! Non ! Seigneur... C'était donc ça...

— Notre père a détruit les données. Toute la famille est morte, toi tu as souffert, et moi je n'ai rien. C'est injuste. J'ai perdu la face en regardant mon frère se faire assassiner sans rien faire. C'est insupportable. Je dois obéir à mon code d'honneur, je dois ça à Volodia.

— Mais... mais tu n'es pas japonais ! Tu es russe, tu étais un enfant et...

— Tu te trompes. Les Japonais tremblaient quand je remportais les tournois de Kendo de Kyoto. Je suis le prolongement de mon sabre, je suis l'archer qui devient la flèche.

— Tu es fou Ivan ! Alors tu vas tuer encore !

— Le monde sera meilleur quand j'en aurai terminé. Toi, tu restes là ? Seule ?

— Je suis moins seule que toi, Ivan. Saint Bruno me montre le chemin :

« Quelle utilité, quelle joie divine la solitude et le silence du désert apportent à qui les aiment, cela, seules celles qui l'ont éprouvé le savent. »

— Alors, tu as trouvé la paix. Maître Nakamura m'a montré cette voie, mais je n'ai pas su...

Il l'étreignit. Pleurant, elle caressa doucement sa joue, et lui rendit son pendentif avec la médaille de Saint-Jean-Baptiste. Il le noua à son cou et le cacha sous son polo.

Puis il embrassa Irina dans le creux de la main et sortit. Il n'entendit pas le murmure de sa soeur :

— Je prierai pour toi Ivan.

Chapitre 3

On réveilla Raphaël à cinq heures. On l'amena auprès de maître Nakamura. Raphaël le salua avec respect.

Le maître avait posé cinq pierres blanches devant lui. Il parla. Aoki traduisit.

— Le Maître enlèvera un caillou à la fin de chaque jour. Vous vous lèverez et vous coucherez avec le soleil. Le travail de ce matin consistera à pleurer.

— À pleurer ?!

— Le maître dit que vous retenez vos larmes depuis trop longtemps. Il dit que c'est ce qu'on apprend aux garçons, même en occident. Alors, vous devez penser à votre tristesse. Y réfléchir vraiment. Et pleurer. Ensuite le travail sera possible.

Il n'avait pas pleuré à la mort d'Alicia. À cause de son éducation, et pour, croyait-il, protéger Lila.

— Et... c'est tout ?

— C'est tout.

On le laissa seul. Il resta près d'une heure assis en tailleur, pensif. Il prit dans son portefeuille le portrait d'Alicia ainsi que celui de sa mère, qu'il ne regardait jamais : trop douloureux. Il les posa sur le tatami. Les larmes ne venaient pas, et il commençait à trouver tout cela idiot.

Finalement, il sortit la photo de Lila, la déposa entre celles de sa mère et de son épouse. Il réalisa brusquement quelle était la cause profonde de son chagrin. Elles ne verraient pas grandir l'une sa fille, l'autre sa petite fille. Lila, sa fierté. Il mesura enfin l'abîme de son désespoir.

Alors, pour la première fois depuis la mort de sa mère, il pleura.

Chapitre 4

« Lorsqu'on l'écoute, la musique de Puccini est plus belle
que la dernière fois. » Igor Stravinsky

Le soleil redescendait sur l'horizon. Raphaël avait profondément médité sur son chagrin. On lui apporta son repas : un bol de riz, grand comme le creux de la main, et du thé. Il mangea.

Quelques instants plus tard, le maître Nakamura entra, accompagné du moine Aoki. Ils firent un bref salut. Raphaël se leva et salua. Nakamura posa sa main sur les trois « tanden » du corps de son élève, le crâne, le coeur et le nombril. Il poussa un grognement de satisfaction.

On déroula un tapis, et le Sensei pria Raphaël de s'y allonger. Puis il se posta en tailleur derrière sa tête, et commença sa méditation en récitant un mantra. Aoki le traduisit pour Raphaël, puis se retira :

— « Sois reconnaissant envers toutes les créatures ; et prends soin de toutes les formes de vie. Vivons pleinement afin de nous améliorer et de faire évoluer nos vies, en accord avec la profonde et haute dignité qui est la nôtre, en tant que part de la Grande Âme Cosmique. »

Maître Nakamura posait ses mains sur différentes parties du corps de Raphaël. Il les laissait ainsi quelques minutes, toujours méditant. Raphaël sentit une douce chaleur l'envahir, et se prit à méditer, bercé par la répétition du mantra japonais.

Soudain, son corps lui fit de plus en plus mal. Nakamura s'en rendit compte aussitôt. Il appela Aoki pour qu'il traduise, et parla :

— Le Sensei perçoit une réactivité. Une résistance intérieure. Il vous est difficile de lâcher prise. Il vous faut savoir que c'est à vous de transformer votre mal-être en bien-être. Le pouvoir est en vous. Le maître dit qu'il n'est pas un magicien, il est là pour vous montrer la voie.

Raphaël écoutait en silence.

Nakamura salua et quitta la pièce avec Aoki. Raphaël était épuisé, affamé.

Il retourna dans sa chambre et réfléchit longtemps. Il

connaissait le pouvoir du « Ki », l'énergie. Il sentait que son chagrin lui en faisait perdre. Sa technique d'aïkido avait progressé, mais il devait gérer cette perte d'énergie. Il la sentait, pourtant. Mais elle était comme un pur-sang dans un box. Elle piaffait sans pouvoir galoper.

Il attendit son dîner avec impatience. On lui apporta un bol de riz, grand comme la paume d'une main, et du thé...

Après ce maigre repas, il s'endormit.

Aoki le réveilla à cinq heures. Il était chargé d'enseigner une pratique de méditation à Raphaël : le Gassho Meiso, la méditation mains jointes.

— Joignez vos mains, paume contre paume. Placez-les devant le visage. Détendez vos épaules, et levez les coudes. Regardez vos mains, puis fermez les yeux. Vous allez ressentir votre respiration et les battements de votre cœur dans vos doigts. Ne pensez à rien : « Lorsque l'esprit ne demeure sur rien, le véritable esprit apparaît. »

On emmena ensuite Raphaël à l'extérieur. Quatre moines s'affairaient autour d'une grille constituée d'épais bambous tressés. Longue de huit mètres sur sept, elle était surélevée de vingt centimètres par rapport au sol. Voilà qui ressemblait fort aux racines du Kinone Michi... Deux grandes poutres la traversaient sur toute la longueur. Elles étaient positionnées à une hauteur d'environ trois mètres. Les moines y attachaient des sacs de sable, variant la longueur des cordelettes.

Nakamura se plaça au milieu de la grille et parla en regardant Raphaël. Répartis autour de lui, les moines tenaient les sacs de sable.

Aoki traduisait :

— Le Sensei dit : pour toucher sans être touché, il faut calme et respiration. Nakamura tenait un sabre en son étui, le saya. Un katana au tranchant redoutable. Ensuite, tout alla très vite.

Il fit un signe de tête, et les hommes lancèrent les sacs avec force. Le Sensei pivota, et deux sacs l'effleurèrent. Comme dans les racines, il trouvait son équilibre entre les bambous. Un éclair d'acier sortit du fourreau et coupa les cordelettes des deux autres sacs qui plongeaient vers lui. Ils s'écrasèrent au sol, mais déjà, le Sensei pivotait, posant cette fois les pieds sur les bambous. Les sacs qu'il avait esquivés revenaient par la force du balancier. Le sabre trancha les cordes et retourna dans l'étui avant que les sacs ne touchent terre. Une maîtrise absolue. Raphaël avait le sentiment d'approcher un des sept samouraïs de Kurosawa.

Le Sensei prit le katana à plat sur ses mains et le tendit à Raphaël en saluant. Les moines attachaient d'autres sacs.

Raphaël s'inclina, et saisit l'étui. Il dégaina le katana avec lenteur et donna le saya au moine Aoki. Puis il se positionna au centre de la grille. Il évita le premier sac et trancha avec brio le deuxième qui venait de façon perpendiculaire. Il sentit que le troisième arrivait dans son dos et pivota aussi vite qu'il le pouvait. Sa lame coupa la cordelette et le sac tomba. Déjà, il se concentrait sur le quatrième, maintenant son équilibre avec difficulté.

Mais il avait oublié le premier.

Le sac revenait en balancier et le heurta violemment sur le côté. Il lâcha le katana et s'affala sur la grille de bambou. Nakamura avait fait signe au dernier moine pour qu'il retienne son geste. Raphaël, un peu sonné et dépit, regardait le sac tourner et se balancer en une danse victorieuse. Le Sensei parla :

— Le maître dit : d'habitude, les sacs sont remplis de sciure. Mais vous avez peu de temps. Plus cher lui coûtent ses erreurs, plus vite l'élève apprend.

Raphaël tenait son épaule endolorie.

— Il dit de ne pas vous inquiéter. Deux sacs au sol la première fois, il n'avait vu ça qu'une seule fois. Et c'était il y a très longtemps... Il dit : vous reprendrez l'exercice ce soir, et tous les soirs. Une heure de kata à pivoter dans les bambous, seul ; et une demi-heure avec les moines lançant les sacs.

Le Consul de Chine à Genève Shou-Hsing Zhao fut effectivement déplacé quelques semaines après les événements de Genève. Était-ce pour montrer que la Chine se désolidarisait complètement des auteurs de l'attentat ? Était-ce par goût de la provocation ? Zhao fut nommé en France, à Marseille.

Dans son bureau niçois, le Substitut du Procureur Barbeck laissait exploser sa colère. Convoqué, Ronzier encaissait.

— Que votre Lucchi se promène armé à l'étranger, c'est assez limite. Qu'il fasse un carton à Genève sur une voiture diplomatique, on peut l'expliquer au vu des circonstances, mais qu'il harcèle le Consul de Chine, ça dépasse tout.

— Mais, monsieur le Substitut, je ne comprends pas, je...

— Mercredi, le Consul, fraîchement nommé à Marseille, a croisé trois fois votre Lucchi qui lui faisait des petits « bonjours » !

— C'est interdit de dire bonjour, monsieur le...

— Ne vous foutez pas de moi, Ronzier ! On est à trois heures de Marseille. Tenez vos chiens en laisse ! Je n'aimerais pas avoir à prendre des mesures... Il nous fait quoi ? Une vendetta ? Il se croit encore à Corte ?

— Monsieur, je vous laisse la responsabilité de tels propos ! Lucchi est un excellent flic, je puis vous le certifier.

— Ronzier, nous devons respecter la loi. Votre homme n'est pas payé pour régler des comptes personnels.

Le commissaire tentait de masquer sa colère, et ses pensées.

Payé ! Bien moins que toi que je sache ! Et Lucchi, c'est pas un planqué...

Ronzier détestait Barbeck. Le genre de fonctionnaire zélé, le doigt sur la couture du pantalon. Des discours formatés, des idées bien arrêtées, mais qui n'étaient jamais les siennes. Tellement ambitieux qu'il pouvait se résumer à cette devise : « pas de vagues ». Peu lui importait d'assainir le monde de ses malfaisants. Le but était d'être bien vu, bien noté. Appliquer la politique du chiffre, attraper tous les petits poissons et classer les affaires d'infractions des automobilistes en affaires résolues.

— Je ferais le nécessaire, monsieur le Substitut.

— J'y compte bien. Des nouvelles du lieutenant Larcher ?

— La police de Genève a transmis des éléments déterminants. Le lieutenant enquête dans les monastères japonais, aidé par la police de Kyoto.

— Bien. Tenez-moi au courant.

— Bien entendu, monsieur.

Compte là-dessus, mon vieux.

— Au revoir, commissaire. Et rappelez-vous, courte, la laisse !

— Au revoir.

Connard !

Ronzier s'élança dans le couloir, furieux, contrit. Il sortit son portable.

— Lucchi ? Ronzier. Dans mon bureau, dans une heure. Et ne soyez pas en retard !

En quelques heures, Evrard arriva à Grasse. Il ouvrit le portail et gara la moto dans la cour. Déposant la combinaison noire, il entra,

désactiva l'alarme et actionna la télécommande des stores électriques. La lumière inonda la maison. Il sortit sur la terrasse. Son regard embrassa la ville proche, puis la mer au loin, bleue, immense. Les yeux d'Irina.

Puis il déroula la toile de son frère, la fixa un instant avec émotion, puis alluma la chaîne hi-fi. Il saisit son disque fétiche, et le plaça dans le lecteur. Une mélodie d'une poignante mélancolie envahit la villa. L'air le plus célèbre de l'opéra, et peut être le plus triste : « E lucenvan le stelle », un extrait de Tosca, de Giacomo Puccini.

Une clarinette suspendait le temps, telle une douleur lancinante, indicible, appuyée par la résonance humaine des violoncelles. La tristesse infinie d'Evrard, son absolue solitude. Tosca racontait un drame sur fond historique.

Rome, juin 1800. Ferdinand IV et son épouse, la reine Maria Caroline, reprenaient la ville aux troupes napoléoniennes. Le peintre Mario Caravadossi avait été arrêté par Scarpia, le chef de la police, et conduit à la salle des tortures pour avoir aidé un révolutionnaire. Scarpia convoitait Tosca, éprise du peintre. Entendant les cris de douleur de son amant soumis à la question, elle lui dévoila la cachette de l'homme recherché. Le baron offrit de sauver Mario si elle se donnait à lui. Il remplacerait les balles du peloton par des balles à blanc. Le peintre ignorait ce stratagème et chantait, pensant qu'il allait mourir sur l'échafaud.

Au moment de l'exécution, les fusils claquèrent. Les soldats s'éloignaient, la cantatrice s'approcha de Mario. Scarpia avait menti, les balles étaient vraies. Désespérée, Tosca se jeta dans la rivière...

Était-ce une intuition, ou simplement la haine ? Feignant de se donner à Scarpia, elle l'avait poignardé à mort.

« Ecco il bacio di Tosca !! » ¹

Evrard, bien sûr, voyait son frère en Mario, peintre de talent et victime expiatoire. Lui se voyait en Tosca : rendre justice par le fil de la lame, quitte à en mourir. Il se remémorait le code des samouraïs.

« Quand tu te retrouveras au carrefour de voies et que tu devras choisir la route, n'hésite pas : choisis la voie de la mort. Ne pose pour cela aucune raison particulière, et que ton esprit soit ferme et prêt... Tous préfèrent la vie à la mort, et si nous nous raisonnons ou si nous faisons des projets, nous choisirons la route de la vie. Mais si tu manques le but et si tu restes en vie, en réalité tu seras un couard...

Si tu meurs sans atteindre un objectif, ta mort pourra être celle d'un chien, la mort de la folie, mais il n'y aura aucune tache sur ton honneur... Que l'idée de la mort soit imprimée dans ton esprit chaque matin et chaque soir. Quand ta détermination de mourir en quelque moment que ce soit aura trouvé une demeure stable dans ton âme, tu auras atteint le sommet de l'instruction du Bushidô. »

De manière étrange, il pensa au Dieu de sa soeur et à sa mort sur la croix que personne, jamais, n'oublierait.

Mal réveillé, Raphaël tentait de ne rien laisser paraître. Le Sensei était assis en tailleur. Devant lui, il restait quatre cailloux blancs. Il salua Raphaël et le moine Aoki. Puis il se leva et fit coulisser une cloison de bambou qui donnait sur l'extérieur. Il désigna à Raphaël une épée, dont la pointe était coulée dans un bac de béton, et parla en souriant, amusé par la tête que faisait le policier.

Raphaël était perplexe. Il détaillait le manche finement ouvragé et pensait à la légende d'Excalibur. Non ? Il ne va pas me demander de...

— Le Maître dit qu'il ne s'agit pas de savoir si vous êtes le roi Ar...

Il porta vers Nakamura un regard interrogateur.

— Hu ! Hu ! Arthur ! dit le Sensei, riant de sa petite facétie. Aoki n'y comprenait rien.

— Heu, Arthur. Il veut que vous preniez cette masse et que vous frappiez l'épée.

Raphaël leva la masse et frappa. La lame se brisa. Le français était ennuyé, c'était une belle épée. Mais Nakamura, parlant, désignait déjà autre chose : un bambou qui poussait dans le jardin.

— Le Sensei vous demande de recommencer avec le bambou.

Raphaël avait compris la démonstration, mais il s'exécuta. Comme il le prévoyait, le végétal se plia, puis reprit sa place après quelques balancements.

Nakamura parla :

— Le Sensei dit : l'homme vivant est mou. L'homme mort est dur. Celui qui est dur comme l'acier est un faible. Il finira par rencontrer un alliage plus solide, et se brisera. Le bambou est dur et souple, comme vous Raphaël san. Il s'adapte avec harmonie à son entourage, et survit sans contredire les lois de la nature et de l'univers. Mais il est vide à l'intérieur. Faites le vide en vous, et vous deviendrez le véritable guerrier de paix que vous souhaitez devenir.

— Vous méditez demain en sa compagnie, dit le moine. Auparavant, il veut vous montrer comment trancher d'un seul coup, comment être plus dur.

Ils marchèrent jusqu'à une montagne de bûches. Raphaël cherchait des yeux les katanas. Le maître prit la hache et posa une bûche debout sur un billot.

— Le Sensei dit que les animaux sont relâchés entre les efforts. Ne mettez de l'énergie que pendant une seconde, en vous servant du poids de la hache.

Il fendit le bois sans effort, puis donna la hache à Raphaël, qui pensait : « après ses plaisanteries sur le roi Arthur, il me donne un merlin... »

Aoki traduisit les paroles de Nakamura :

— Il vous faut aussi travailler votre endurance. Le Sensei pense qu'en enseignant à Ivan, il a donné vie à un serpent, alors il veut que vous soyez sa vache.

— Sa vache ?

— Oui. Il dit : Quand une vache boit de l'eau, cette eau devient du lait. Quand un serpent boit de l'eau, cette eau devient du poison.

Les deux hommes tournèrent les talons. Resté seul, Raphaël posa une bûche sur le billot et la frappa de sa hache. Elle vola à plusieurs mètres, intacte. Il leva la tête pour évaluer le tas de bois. Il formait un cône, avec une base de douze mètres et une hauteur de cinq mètres. Il soupira.

Chapitre 5

Evrard entra dans un café. Il commanda une noisette, un expresso avec un nuage de lait. Deux types parlaient fort au comptoir :

— Je lui ai dit, à la gamine : faut que t'aies ton ordi portable. Putain, c'est hyper important le portable. Si t'as pas ça, t'es foutue !

— C'est sûr, maintenant, ils ont tous un portable. Remarque, moi j'y connais rien.

— Moi non plus, j'y connais rien, et alors ?

— Tu sais ce qu'elle m'a répondu, la pitchoune ? « Papa, je préfère des bouquins » ! Non, mais tu le crois ça, dis ? Des bouquins ! À notre époque ! Elle est fada, je te dis !

— Ben, c'est sûr que c'est bizarre... José, tu nous remets un pastaga ?

Le garçon leur versa leur troisième Pastis. Sur le mur, un écran géant diffusait les infos régionales. Une serveuse apporta le café d'Evrard :

— Bonjour. Votre noisette monsieur.

— Putain, elle a pas besoin de bouquins. On a la télé. On en a trois, des télé ! et elle a internet. Y a tout sur internet. Ils le disent bien à la télé.

Evrard se marrait. Il pensait : « C'est sûr ! Tout ! T'as même pas idée... »

Il leva la tête vers le téléviseur, et se dressa d'un seul coup. Un visage revenait du passé.

— José, montez le son s'il vous plaît !

José obtempéra.

« ... le nouveau consul de Chine Shou-Hsing Zhao a pris ses fonctions à Marseille. Rappelons que la communauté chinoise en PACA compte de nombreux ressortissants. Ce passionné de musique, qui était auparavant en poste à Genève, compte développer les échanges culturels entre les deux pays... »

Evrard n'en perdait pas une miette. José essuyait les verres.

— On s'en fout de ces conneries ! José mets nous le foot, enlève...

Le type s'arrêta net en croisant les yeux d'Evrard.

« ... Le préfet souhaite une bonne installation au Consul, qui envisage de faire venir des musiciens chinois dans le cadre de la programmation culturelle et des nombreux festivals de la Provence. Gageons que les relations et échanges culturels entre les deux pays seront un enrichissement pour notre région aux atouts aussi variés que véritables... »

Evrard posa une pièce de deux euros sur la table. Puis il se leva et sortit sans même boire son café.

— Il est bizarre quand même, hein ? C'est qui ce mec ? demanda l'intellectuel du comptoir.

Le barman répondit :

— Ce mec, comme tu dis, c'est Evrard ! Tu connais les parfums Evrard ? Eh ben c'est lui !

— Oh ? Oh putain ! Evrard...! Eh ben, quand même, je te dis qu'il est bizarre !

Il finit son pastis d'une traite et fit signe à José de remplir les deux verres. Le barman les servit en les regardant de travers :

— Vous êtes à pied au moins ?

— Tu rigoles ? Y a longtemps qu'on l'a plus, le permis !

Ils se mirent à rire en trinquant.

— Mets-nous le foot, va.

Chapitre 6

Raphaël se réveillait. Son corps n'était plus qu'une intense douleur. Il avait sérieusement entamé la montagne de bûches, en créant une nouvelle avec le bois fendu. Il n'avait pas ménagé sa peine, et maîtrisait à présent parfaitement le coup de hache. Son estomac se rappelait à lui. Les repas de la veille ayant été composés, une fois encore, d'un bol de riz grand comme le creux de la main, et de thé.

Il se demandait où voulait l'emmener l'étrange Maître Nakamura, mais il n'avait pas le choix. De toute façon, il n'avait qu'à attendre, et profiter de cet enseignement. La manière dont le Sensei s'était joué de lui avec un bokken l'avait impressionné. Il aimait bien aussi la façon du vieil homme de ne pas se prendre au sérieux, de faire des petites blagues ou d'esquisser un pas de danse pour montrer sa joie. Nakamura était un personnage attachant. Raphaël se demandait quel pouvait être son sentiment au sujet d'Ivan Kharkov. Un homme qui pouvait brûler vif ses ennemis, ou leur arracher les yeux...

Un doute s'insinua en lui. Et si le maître le maintenait ici pour laisser le temps à son ancien disciple de mener à bien sa vengeance ? Puis il se souvint de l'expression de tristesse sur le visage de Nakamura découvrant les photos, et effaça cette idée de son esprit.

On l'emmena auprès du Sensei qui se tenait assis devant trois cailloux blancs. Il prit la parole :

— Le Maître vous remercie pour le bois. Il dit que l'hiver est long à Kurama, dit Aoki.

— Dites-lui que pour ma part, il m'a déjà bien réchauffé, merci.

Aoki sourit, et traduisit. Nakamura répondit :

— Le Sensei dit que la douleur est votre alliée. Apprenez à l'aimer, car elle vous transcende. Celui qui craint la douleur craint la vie. Le samouraï en fait une arme.

— Dîtes lui que je ne prétends pas être un samouraï.

— Le Maître demande si vous en êtes sûr ?

— Absolument. La voie que j'ai suivie est celle du Budo, non celle du Bushidô !

Raphaël se méfiait des dérives du Bushidô, de l'obéissance

aveugle aux supérieurs. Il pensait à l'invasion de la Mandchourie, aux massacres, aux pilotes kamikazes dans le Pacifique. Il se rappela dans quelle impasse le culte de la force avait mené le Japon pendant la Seconde Guerre mondiale. Il se garda bien d'en dire mot.

Aoki traduisit ses paroles à Nakamura, qui resta silencieux un instant. Il parla ensuite d'une voix solennelle :

— « Quand tu te retrouveras au carrefour de voies et que tu devras choisir la route, n'hésite pas... »

Aoki traduisit. Raphaël ne répondit pas. Nakamura continua :

— Le Sensei dit que vous devez vous dévouer jusqu'à risquer votre vie pour le suzerain que vous avez choisi.

— Mon suzerain ? Je n'ai pas de suzerain. Je suis un citoyen libre.

Aoki fit la traduction au maître. Il écouta, réfléchit un instant et parla :

— Le maître dit qu'en ce cas, vous devez alors démissionner... Vous êtes policier. Votre suzerain, c'est la Loi ! Vous devrez être prêt lorsque vous aurez rendez-vous avec votre destin. Le Sensei dit qu'il vous l'a fait expérimenter avec les bûches. Inutile de vous épuiser. Mettez tout votre Ki dans l'action au bon moment : quand la hache redescend sur le bois. Pas avant, pas après.

Raphaël commençait à voir où il voulait en venir. Il continuerait à travailler avec application, mais franchement, fallait-il se préparer à un combat au sabre comme à l'époque féodale ? Il avait nettement plus confiance en son pistolet automatique 9 mm, une arme légère, efficace et moderne, qui permettait de menacer voire de neutraliser sans s'approcher. Il sentait pourtant de manière diffuse que cela lui serait peut-être utile. Son expérience de policier lui avait appris une chose : dans l'action, rien, jamais, ne se passait exactement comme prévu.

— Vous ne choisirez pas l'instant de vérité, ce serait trop facile. C'est la raison pour laquelle vous devez être prêt à tout instant.

Le Sensei se dirigea vers une aile du temple, Raphaël et le moine Aoki le suivirent à l'intérieur. Le maître proposa la méditation assise de l'école Tendai : le Zazen. Puis il quitta les lieux. Aoki s'assit en tailleur, Raphaël l'imita.

— Vos poignets, les cuisses, les mains sont en contact avec l'abdomen, votre centre. La main gauche est posée sur la main droite, les paumes sont tournées vers le haut et les pouces se rejoignent. Votre

dos et votre tête sont droits, relâchez vos épaules. Votre menton est légèrement rentré pour fermer vos canaux subtils. Vos yeux sont mi-clos. Concentrez-vous sur votre respiration.

Le silence régna, longtemps. Celui que fuient presque tous les humains, terrifiés à l'idée de se retrouver face à eux-mêmes. Le souffle se fit régulier. Le rythme cardiaque des deux hommes se ralentit. Raphaël ne sentit plus rien. Son corps et son âme meurtris ne souffraient plus ; ses angoisses, ses inquiétudes s'effacèrent. Son esprit vagabondait, libre. Pour la première fois depuis très longtemps, il se sentit fort. Il perçut la puissance infinie de l'esprit, et comprit que la seule limite à notre pouvoir était la somme de nos doutes et de nos peurs.

Au bout d'un moment, le moine Aoki, par ses incantations, mit fin à la séance. Raphaël se leva et les deux hommes rejoignirent le Sensei. Ils marchèrent un long moment à travers la forêt et atteignirent un endroit magique. L'eau y faisait scintiller le soleil. De fines particules d'eau flottaient dans l'air, portant les couleurs de l'arc-en-ciel. Une chute d'eau répandait un son continu, métallique et cristallin. Les cèdres s'enroulaient en une spirale végétale rafraîchissante. Nakamura se plaça sous la cascade et ferma les yeux. Son visage dégageait une expression de grande sérénité.

— Le froid est l'allié du Ki. Il développe l'énergie qui est en nous, dit Aoki. Le Takishugyo, la méditation sous les cascades, raffermir le corps, les émotions et le mental. Il renforce la concentration. Entrez lentement dans la cascade.

Raphaël, déposant son kimono, entra sous la cascade, et le froid le saisit. Il lui sembla qu'un torrent de glace lui parcourait les veines. La température de l'eau n'atteignait pas les dix degrés. Il frissonna, puis vit le visage tranquille du septuagénaire à ses côtés. Il respira profondément, selon les techniques apprises avec Aoki, et commença par fixer son esprit sur le chuintement de l'eau. La souffrance dura plusieurs minutes. Raphaël se concentra sur sa respiration. Le froid s'insinuait en lui jusqu'aux os, puis sembla soudain l'anesthésier. Son corps se détendit.

Ses pensées vagabondèrent dans le temps et l'espace, sans logique apparente. Il plongea dans les méandres de sa mémoire.

Nice,

Raphaël enfant sur le chemin de l'école. Une main tenant la sienne. Sa mère rayonnante, son sourire lumineux de femme méditerranéenne... Laure, collée contre lui, houle renversante d'un bateau à quai... la mer... le bleu électrique d'une Alpine Renault. Son

père au volant, cambouis sur ses mains... Lila naissante, frémissante dans ses bras, fragile, belle... Alicia sur son vélo... la grâce... Raphaël aspiré par sa robe légère, enflammé par l'esquisse de sa jambe... les pins aux cigales, penchés sur des criques transparentes... la mer à nouveau... son premier kimono. Le Maître Gilbert défiant l'apesanteur devant ses yeux ébahis. La magie. Gilbert encore, roulant sur le tatami et se relevant avec le visage de Nakamura... Lila debout, ses premiers pas, cramponnée à la table...

Paris,

les patrouilles dans les cités, boule au ventre. Les planques nocturnes dans les zones industrielles et les arrondissements. La Crim, les premiers morts...

Nice,

les visites à sa mère sur son lit d'hôpital, bouquet à la main... Le chemin de l'école. Sa mère épuisée qui lâche sa main, les fleurs comme seul cadeau possible. À jamais. Les Roses Blanches... la moto garée sur le quai... la mer toujours, comme un refuge... Alicia brandissant deux billets pour Turandot. Son étonnement. Puccini, la claque de sa vie... Lila, dressée, fière, premier jour d'école...

Paris,

la pluie. L'enquête sur le tueur du XIe. L'arrestation. La médaille... L'Opéra Bastille : Verdi, la force, la puissance... Mozart, la magie. Haendel, la foudre... le périphérique qui glisse sous la moto... la maladie d'Alicia, l'attente d'une greffe, le parfum des Roses Blanches...

Genève,

deux éclairs de feu. Les gyrophares qui encerclent Lucchi... Kessler.

Nice,

un motard qui s'élance sabre au clair. La charge des Walkyries... Wagner... Gilbert qui lui tend un hakama. Sa joie d'adolescent. Les genoux qui effleurent le sol, moto plein gaz... le rugissement de l'Hayabusa... Pavarotti...

Paris,

le cercueil d'Alicia devant l'autel. La pâleur du prêtre. Les collègues du 36 sur les bancs... la pluie sur le break, garé en planque... le canon du Sig Sauer dans sa bouche, coeur en miettes, tête en feu... les pouces sur la gâchette. L'hésitation. Le bord du précipice, l'instant où tout peut basculer... Lila, le fil qui le retient... Lila, tout ce qui lui reste d'Alicia... Lila.

La cascade le portait plus loin à présent. Les ions négatifs emplissaient l'atmosphère d'énergie. Devant ses yeux, le voile d'eau se mua en miroir : le miroir de son âme. Raphaël cessa d'être l'ombre de lui-même. Il était maintenant sans peur, sans crainte du futur, et affranchi du passé.

Alors, son esprit quitta sa mémoire, pour un voyage intérieur dont lui seul connaissait la nature.

Chapitre 7

« Les crimes de l'extrême civilisation sont certainement plus atroces
que ceux de l'extrême barbarie ».

Jules Barbey d'Aurevilly

L'hôtel marseillais faisait partie d'une grande chaîne hôtelière à laquelle Evrard avait largement recours dans ses déplacements en Europe. En logeant près de l'avenue du Prado, Evrard pourrait réaliser les repérages à pied. Il se connecta sur le site du Consulat de Chine, et imprima toutes les informations qui pourraient lui être utiles. Ensuite, il sortit le dossier qu'il avait compulsé. Recherches internet, newsgroups, rencontres, articles de presse...

« rein : 62 000 USD4 » (page du site Internet du Centre de Transplantation de Shenyang, retirée en avril 2006)...

En 2006, les Jeux olympiques approchaient...

... « foie : 98 000130 000 USD »...

Son dossier était assez complet, il l'étayait depuis des années.

... « ... le temps d'attente moyen pour une offre de foie est d'une semaine chez tous les patients »... (site Internet de l'hôpital de Changzheng à Shanghai avril 2006).

... en Europe, aux États-Unis, plusieurs mois...

Les transplantations n'étaient pas très bien acceptées dans la culture chinoise, et l'absence d'un système de dons d'organes était troublante, étant donné les temps d'attentes très courts et le nombre de greffes réalisées.

... « rein-foie : 160 000180 000 USD »...

Des soupçons pesaient sur la Chine, un rapport canadien de David Kilgour, secrétaire d'État canadien pour l'Asie et David Matas, avocat spécialisé dans les Droits de l'Homme, était accablant.

« À part une petite quantité de victimes de la circulation, la plupart des organes prélevés sur des cadavres viennent de prisonniers exécutés. » (novembre 2006, Huang Jiefu, ministre adjoint de la Santé.)

Les condamnés à mort serviraient de donneurs, ainsi que les adeptes du Falun Gong, considérés comme sectaires par le pouvoir. Le Falun Gong compte plusieurs millions d'adeptes... emprisonnés, ils seraient les seuls à subir systématiquement des tests sanguins...

... « Cornée 30 000 USD »...

Le Falun Gong était un principe de méditation et d'exercice traditionnel. Les pratiquants ne fumaient pas, ne prenaient ni drogues ni alcool. Des corps sains...

... « rein-pancréas 150 000 USD »...

Le China Daily parlait de 20 000 interventions en 2005. Les publicités des centres de transplantation sur internet vantant plus de 5000 greffes par an et se montrant sous leur meilleur jour aux « amis étrangers » du monde entier avaient disparu d'Internet en 2006. Certaines, emportées par l'élan publicitaire, révélaient que la greffe du rein était plus sûre que dans d'autres pays où l'organe n'était pas prélevé sur un donneur vivant...

...« Devenir riche est magnifique. » (Deng Xiaoping)...

Selon les deux David, Kilgour et Matas, le nombre de greffes était en expansion.... « 22 centres de greffe du foie en Chine avant 1999 et 500 à la mi-avril 2006 »...

... « coeur 130 000 160 000 USD »...

Evrard s'arrêta sur cette information. Ainsi, le coeur de Volodia avait pu être monnayé pour 150 000 dollars. Il sentait le venin de la haine parcourir ses artères. Le manque de Pentathol n'était pas réel. Cela n'avait été qu'un stratagème pour obliger Matveiev à opérer à vif. C'était donc cela que Rachovsky entendait par « c'est une commande spéciale »... Ses tempes battaient. Il revivait son cauchemar, caché dans cette gaine d'aération dont il n'était jamais vraiment sorti.

L'industrie du luxe était florissante, et tout allait bien pour Evrard côté finances. Il était riche, très riche, mais pas du genre à craquer pour un yacht ou une voiture. Il n'aurait échangé son destrier d'acier contre aucun autre véhicule. Même sur la route, il voulait pouvoir demeurer insaisissable. Et puis, les années passées à Tokyo avaient éveillé en lui une passion pour les modèles de motos nippones. À Kyoto, il s'était nourri au sein du Japon traditionnel. Tokyo, la plus grande agglomération du monde, lui avait révélé un autre aspect du pays. Il vivait dans le quartier de Ginza, le quartier du luxe, avec ses milliers de boutiques et ses grands magasins. Les plus grandes marques y étaient représentées avec ostentation : Dior, Prada, Hermès,

Chanel... Les plus belles femmes venaient y trouver de quoi être plus belles encore. C'est là qu'Ivan connut ses premières rencontres féminines. Il était beau, et si exotique pour les Japonaises avec ses grands yeux bleus acier. Mais rien ni personne ne pouvait l'apaiser.

Il avait dépensé des fortunes pour acheter ce qui constituait pour lui ses biens les plus précieux : des katanas anciens du XVI^e au XVIII^e siècle. Il avait cherché des années, et parcouru le monde avant de réussir à se procurer de telles merveilles. Celui qu'il avait emporté ce jour-là était un sabre de l'école Bizen du XVI^e siècle.

Dans l'esprit du Bushidô, la forge d'un katana était une expérience mystique. Avant de créer cette arme, plus dure et plus souple que l'acier, le maître forgeron choisissait la date avec précision, pratiquait la méditation, les ablutions et décorait sa forge d'offrandes propres à attirer les bons kamis. L'état d'esprit du forgeron avait une influence sur « l'âme » du katana. C'est pourquoi Evrard ne possédait que des armes anciennes. Déposant le sabre sur le lit, il se remémora la légende de Masamune et Murasama.

Les deux maîtres, Masamune et Murasama forgeaient des armes d'exception. Masamune était un homme calme, mesuré et pacifique. Murasama était colérique et passionné. Pour distinguer ces armes parfaites, coupantes comme des rasoirs, il fallait les placer dans le lit du ruisseau. Les feuilles qui suivaient le cours de l'eau étaient coupées par le sabre Murasama. En revanche, les feuilles glissaient le long de la lame Masamune évitant le fil tranchant. Sabre de vie, sabre de mort.

Il n'y avait pas besoin d'un ruisseau pour deviner quel esprit imprégnait les katanas d'Ivan Evrard, né Kharkov.

Chapitre 8

« Voir est plus important que regarder, la règle est de voir sans voir, de percevoir sans fixer l'attention, de pressentir et non de parer ou de répondre à une attaque, ce sont les yeux intérieurs qui voient. »

Miyamoto Musashi

Edward Teach était un hacker reconnu par le monde underground du web. Evrard s'était amusé du pseudo choisi, qui était le véritable nom de Barbe Noire.

Sur les forums spécialisés, « E.T. » était une légende, mais nul ne connaissait sa véritable identité. On le contactait, il donnait l'info s'il trouvait que la cause était juste, et disparaissait. C'était sans nul doute la raison pour laquelle il était encore en vie.

Il avait de nombreux faits d'armes à son actif. Il avait dégoté les horaires et l'itinéraire d'un convoi de déchets nucléaires, et l'avait communiqué aux mouvements écologistes. Il leur avait également fourni les détails, dates et lieux des campagnes de pêche à la baleine des navires japonais. Il s'était spécialisé dans la révélation des scandales financiers. Démasquer ceux qui se croyaient intouchables le réjouissait. Ses complices et lui trouvaient souvent la faille. Rien de tel qu'un réseau de petits génies pour faire enrager tous les pouvoirs.

Les associations de protection de l'enfance avaient également fait appel à lui. Il leur avait procuré une liste de courriers internes accablants pour plusieurs multinationales qui faisaient travailler des enfants dans leurs unités de fabrication.

Globalement, il se définissait comme un altermondialiste high-tech. Aussi, la proposition de « Nagoya » éveilla aussitôt son attention. « Nagoya », alias Evrard lui avait fourni un rapport détaillé sur les activités de Sbarov et Rachovsky. La cause de la lutte contre le trafic d'organes paraissait être une cause juste pour « E.T », et quand Evrard lut le titre du message « To Nagoya from E.T. », il l'ouvrit avec fébrilité.

Une animation montrait un coeur battant. Evrard tapa les codes fournis précédemment depuis une défunte adresse. Les informations apparurent : un dossier complet, en chinois et en anglais ; le parcours professionnel de Zhao, ses hobbies. Figuraient également une pile de mails échangés ces dernières semaines, également traduits ;

des notes internes des ambassades et consulats ; et surtout, le programme des activités officielles des prochaines semaines, comportant dates, heures et lieux précis. Le message, se terminait comme toujours, par ces mots :

« Don't give me money, give me justice ».

Rentrant au monastère, Raphaël mesurait le chemin parcouru en trois jours. Sa longue pratique du Budo l'avait aidé, et c'était sans nul doute ce qui avait poussé le Sensei à lui proposer ce marché. On lui apporta le petit bol de riz, qu'il toucha à peine, et le thé. Il se demandait quelle nouvelle expérience mystique était à venir. Maître Nakamura lui fit part de ce qui l'attendait pour sa journée du lendemain : terminer de fendre la montagne de bois ! Il attendit que son interprète lui traduise les protestations de Raphaël.

Ce dernier se tourna vers Aoki avec calme et courtoisie.

— Bien sûr. Dites au Sensei que ce sera fait.

Pour la première fois, c'était le maître Nakamura qui se montrait surpris. Quand, au matin, Aoki vint chercher Raphaël, il trouva sa couche vide. Au loin, les coups de hache résonnaient. Raphaël s'était attaqué aux bûches. Aoki partit le chercher, mais maître Nakamura l'arrêta. Il se tenait dehors, écoutant les coups sourds depuis un long moment, un sourire malicieux au coin des lèvres :

— Attendons. Il sera bientôt prêt.

Peu après que le soleil eût dépassé le zénith, Raphaël remonta. Le Sensei méditait, assis devant deux cailloux blancs. Il ouvrit les yeux. Aoki tendit à Raphaël un bol de riz avec une soupe au miso et trois morceaux de radis marinés. Nakamura parla :

— Le Sensei dit que vous l'avez mérité et que vous pouvez vous reposer. Nous reprendrons les exercices demain.

Raphaël prit le plateau portant l'impérial festin, et salua :

— Très bien, dit-il. À demain.

Nakamura le regarda sortir avec amusement. Puis il posa son regard sur Aoki qui regardait Raphaël s'éloigner en penchant la tête, l'air ahuri. Nakamura poussa un grognement agacé. Aoki sursauta, puis disparut. Le Sensei reprit sa méditation. Raphaël mangea le coeur léger. Il se sentait en pleine forme, et impatient de voir la suite. Il sentait que les choses se précisaient. Il avait reconnu la composition du repas : celui que son grand Maître, O Sensei Ueshiba, faisait préparer à ses élèves quand il les emmenait sur le mont Kurama. Et Nakamura Sensei ne faisait rien au hasard.

Raphaël saisit le katana que lui avait laissé le vieil homme. Il sortit, puis se dirigea vers la grille de bambou. Pendant dix minutes, il exécuta un kata, concentré sur sa respiration et la perfection du geste. Puis, comme un forcené, il poussa les sacs de sable, encore et encore, jusqu'à ce qu'ils aient pris assez de vitesse. Il se positionna au milieu de la grille, tous sens en alerte. Les sacs sifflaient en le frôlant. Il les évitait et les relançait au passage pour leur redonner de l'élan. Cela dura un moment. Le sabre restait tourné vers le sol. Les moines l'épiaient en silence. Le Sensei avait ordonné de laisser faire. La sueur perlait au front de Raphaël, mais son corps ne sentait plus la fatigue. Pour la première fois, il semblait danser entre les bambous, les ignorer totalement, happé par la danse rythmée des sacs en mouvement. Il monta lentement son katana, le tenant près du corps. Les sacs tournoyaient dans un arpegge de sable et de corde. Raphaël attendit l'accord. Il frappa, une seule fois, et les quatre sacs s'étalèrent sur le sol.

Les moines ouvraient des yeux ronds. Nakamura sourit, et parla doucement :

— Il redevient celui qu'il a toujours été : un homme d'instinct.

Chapitre 9

Il faisait encore nuit, lorsque les trois hommes reprirent le chemin du Sekurabe Ishi. Nakamura marchait d'un pas sûr, malgré l'obscurité, avertissant des obstacles. Ils s'inclinèrent devant le sanctuaire de Mao Son, puis arrivèrent au Kinone Mishi. La faible lumière de la lune se diluait sous l'épaisseur des cèdres. Les kamis veillaient, les racines serpentaient dans la pénombre. Raphaël crut les voir bouger. Aoki posa son paquet sur une longue pierre plate.

Dans les années vingt, les nuits sans lune, Morihei Ueshiba emmenait ses disciples là où le grand samouraï Yoshitsune s'était entraîné. Raphaël avait appris que Yoshitsune, samouraï à Kyoto auprès de l'empereur Go-Shirakawa, n'était autre qu'Ushikawa. Sa mémoire opéra un bref retour en arrière :

« Kurama Yama
Tokiwa, Ushikawa... »

Ueshiba voulait pousser la concentration au maximum, faire monter l'adrénaline de ses disciples, mettre leurs sens en éveil. Il voulait que l'instinct prenne le pas sur la réflexion, la pratique dominant la théorie, et n'aimait guère voir ses élèves prendre des notes. Il voulait que ses élèves sentent le Kenpu, le vent du sabre.

Aussi, Raphaël ne fut pas surpris de voir que l'un des sabres était une véritable lame. Aoki tendit un bokken à Nakamura, un autre à Raphaël, et referma le linge sur la lame. Le Sensei se plaça au milieu des racines et salua Raphaël, l'invitant à le rejoindre.

Entre les racines malignes, dans la pénombre, Nakamura engagea le combat. Raphaël sentit venir le coup davantage qu'il ne le vit, et para. Les deux sabres restèrent comme aimantés une seconde, puis le Sensei pivota. Raphaël entra dans le soto-tenkan imposé par son adversaire. Mais ses gestes étaient raccourcis, il fallait éviter toute amplitude qui l'aurait déséquilibré. Il poursuivit la rotation tout en réussissant à se mettre hors de portée. Nakamura frappa à nouveau, Raphaël s'écarta de la frappe par un sabaki, puis saisit le bras armé et avança. La clé immobilisa le Sensei. Raphaël le désarma, puis se releva.

Nakamura parla, Aoki fit la traduction. Mais il dut se

reprendre, tant il était interloqué. Jamais depuis le départ d'Ivan, il n'avait vu pareil exploit.

— Le Sensei vous félicite : rien, cette fois, ne s'est passé comme vous l'aviez prévu !

Comme il avait raison. Ne rien prévoir. Ne présager de rien. Laisser venir les choses, et s'adapter...

— Il se réjouit que vous ayez trouvé seul la réponse. O Sensei Ueshiba l'avait découvert en vieillissant. Raccourcir le mouvement pour concentrer l'énergie. L'efficacité n'en est que plus grande.

Raphaël gardait la tête basse en écoutant. Respect et humilité.

— Maintenant, le Sensei veut vous aider à surmonter la peur.

La peur ?

Raphaël comprit quand Nakamura prit le katana, qu'il sortit lentement de l'étui. lame parfaite, tsuka¹ en bois de magnolia, recouvert de peau de requin. Effectuant une fente latérale avec ses jambes, il fendit l'air en un mouvement horizontal. Une branche de cèdre tomba. Ce n'était pas un sabre d'apparat. Raphaël se souvint d'un pratiquant qui lui avait avoué avoir capitulé devant une agression, alors qu'il maîtrisait la technique pour désarmer un homme armé. La vue d'une véritable lame l'avait paralysé.

Le maître salua Raphaël, puis s'approcha. Raphaël frappa le premier. Mais son attention était restée figée sur la branche coupée nette, sur le tranchant de la lame. Nakamura aurait-il assez de maîtrise pour ne pas le blesser ?

Le maître s'abaissa et Raphaël n'eut d'autre choix que la chute, basculant par-dessus Nakamura. Il faillit hurler en tombant à plat sur une énorme racine et sentit la menace de la lame, qui s'arrêta à quelques centimètres de son visage. Le vent du sabre. Un vent de panique...

Non.

Surmonter sa douleur, la transcender. Ne pas avoir peur. La peur est un poison. Chercher en soi la ressource.

Raphaël se releva et reprit le combat. Concentré sur sa respiration, il oublia la douleur. Il sentit Nakamura lever le sabre, et avança à cet instant précis, un pas en avant, bokken à l'horizontale, effectuant un mouvement de coupe sur le torse du Sensei. Les premiers rayons du soleil émergeaient de derrière le Kurama Yama. Touché, le vieil homme lâcha le katana et fit mine de mourir en grimaçant,

tombant à genoux. Raphaël retint son envie de rire, et recula en saluant, gardant le regard vers le sol.

Nakamura se releva en époussetant ses vêtements, puis s'approcha de Raphaël. Il lui prit la main en parlant, et y posa une feuille de papier pliée en quatre, sur laquelle il posa le dernier caillou blanc qu'il sortit de sa poche.

— Le Sensei dit que vous pouvez rentrer chez vous, que vous êtes prêt. Il vous donne le nom de l'homme que vous cherchez. Le keibu Yamagata vous attend à Kurama Dera.

Raphaël fut saisi par l'émotion.

— Faites-lui part de ma gratitude. Aoki traduisit pour le maître, qui répondit :

— Le Sensei dit que c'est lui qui vous remercie, que vous lui avez permis de comprendre qu'il peut encore apprendre à son âge. Il dit que pour vous, tout ne fait que commencer et que maintenant, vous avez une chance contre Ivan.

Nakamura posa le katana dans son étui sur ses paumes, et le tendit à Raphaël en s'inclinant. Ensuite, il le salua avec lenteur et se retourna. Il s'éloigna tandis que le Français restait incliné avec respect, serrant le sabre contre lui. Jamais un cadeau ne l'avait autant ému. Aoki salua Raphaël, et lâcha à mi-voix :

— L'esprit de Mao Son vous accompagne, Raphaël san. Good luck !

Il pressa le pas pour rejoindre le Sensei qui s'éloignait rapidement, essayant d'oublier son déchirement. Il aimait ce policier français. Il aimait Ivan. Mais il le connaissait assez pour savoir qu'il ne se rendrait pas. À présent, il savait Raphaël à la hauteur de sa tâche. Il trouverait Evrard et l'affronterait.

Raphaël jeta un regard en direction de la boule de feu écarlate émergeant à l'horizon, et entreprit la descente vers Kyoto.

1 : « Le manche du katana. »

Chapitre 10

Evrard notait les heures des sorties des véhicules, prenait des photos au téléobjectif. En quelques jours, il aurait repéré un rythme, une régularité dans les déplacements. Il voulait connaître le dispositif d'escorte. En soirée, il téléchargea les photos sur son ordinateur. Le visage de Zhao apparut en gros plan. Il reconnut sans hésiter l'homme en costume à bord du cargo « Haïku ». Comment aurait-il pu oublier ?

Apparaissaient également plusieurs clichés d'un jeune homme à l'allure fragile, aux joues creusées sous un grand regard absent, et qui devait avoir la trentaine, ou à peine plus. Il était de presque tous les déplacements des limousines, accompagnant le Consul. Zhao avait obtenu de garder auprès de lui son fils, de santé fragile, tout au long de ses missions diplomatiques, lui faisant ainsi profiter de son expérience.

Malgré un physique malingre, Huang était un brillant jeune homme qui avait étudié en Europe. Il parlait l'anglais, le français, l'espagnol et le russe. Son avenir de diplomate était tracé.

La surveillance constante et obsessionnelle de sa santé par ses parents était devenue pour lui une chose normale. Il devait suivre un traitement à vie, délicat à plus d'un titre. Tout d'abord, chaque fièvre, chaque douleur devaient être contrôlées. Mais le traitement aux immunosuppresseurs, propre à éviter le rejet de la greffe, agissait directement sur le système immunitaire. Huang était parfois sujet à des infections, essentiellement dues à la limitation des lymphocytes T et B par le traitement. La surveillance médicale avait été effectuée avec sérieux, car Huang était un enfant unique, comme l'imposait la politique de contrôle voulue par le parti. Zhao en était l'un des partisans, et n'aurait jamais voulu s'y soustraire, prenant ainsi le risque de mettre fin à ses ambitions.

Huang ignorait qu'un danger encore plus grand le menaçait : le coeur qui battait en lui avait été volé à un jeune Russe de Vladivostok. Le frère de la victime avait été témoin du crime. Vingt ans après, il avait fini par découvrir à qui était destinée cette « commande spéciale ».

Evrard parcourait le programme des déplacements du Consul. La sécurité des déplacements était garantie par les services chinois, ainsi que par les escortes de la police française. Il n'entrevoyait aucun créneau lui offrant l'opportunité d'agir. Il allait éteindre

l'ordinateur portable, quand un nouveau message d'E.T. entra dans la messagerie. Il l'ouvrit aussitôt. E.T. avait obtenu des informations de dernière minute sur les déplacements privés de Zhao. Il pensa :

C'est un signe...

Il pencha sa tête d'un côté, puis de l'autre pour assouplir sa nuque. Dans son dos, les muscles ondulèrent sous le tatouage, et il afficha un sourire carnassier. Il tenait sa vengeance. Elle serait spectaculaire et connue de tous. La police, comme toujours, arriverait trop tard. Il décida encore une fois de jouer, et composa un haïku.

Raphaël et Yamagata échangèrent leurs impressions dans le train pour Kyoto. Raphaël était fasciné, marqué pour toujours par la rencontre qu'il venait de faire. Yamagata admira le katana et lui raconta que Nakamura avait dirigé un dojo avant de se retirer définitivement à Kurama. Le keibu rendit à Raphaël son téléphone portable. Il y avait des messages de Laure, de sa famille, ainsi que de Lucchi. Son collègue avait suivi la piste du Kyudo. Les pratiquants de l'arc japonais étaient peu nombreux en France. Il disposait d'une liste d'une douzaine de personnes, correspondant aux meilleurs archers propriétaires d'une moto.

Raphaël tapa son rapport dans les bureaux de la police de Kyoto, et le fit envoyer par fax à Nice. Il appela Lucchi.

— Oui, allo ?

— Ugo, c'est Raphaël.

— Oh !! Raphaël ! T'es où ?

La communication n'était pas bonne. Lucchi se gara sur le bas-côté.

— Au Japon, je rentre. J'ai notre homme.

— Hein ??? Je t'écoute.

— Ivan Evrard, un parfumeur de Grasse.

— Un parfumeur ? C'est une blague ?

— Pas du tout. J'ai envoyé le rapport à Ronzier. Démerde-toi pour avoir la Commission Rogatoire au plus vite.

Lucchi se fit répéter le nom, et nota. Le parfum, ce n'était pas trop son truc.

— OK, Raphaël, je m'en charge.

— Fais gaffe, Ugo, il est dangereux. Je t'appelle dès que j'en saurais plus sur mon vol de retour. À plus.

— À plus.

Raphaël raccrocha. Ugo sortit la liste de pratiquants de kyudo. Il ne trouva pas trace d'Ivan Evrard. Il démarra son Alfa Romeo, direction la P.J. Il lui fallait voir Ronzier au plus vite.

Quand il entra dans le bureau, le commissaire était en sueur. Morand, Guérini et Méharzi avaient la tête des mauvais jours. Ronzier fut soulagé de voir Lucchi, et lui tendit un papier typographié. Le Corse prit la feuille et découvrit le haïku :

TEMPLE DES DIVAS.

LES CHOEURS Y CHANTENT LA FIN

DES VOLEURS DE COEURS.

— Merde... ça recommence.

— Ils ont reçu le même à Marseille, Aix, Toulon, Draguignan et Grasse, dit Léa Guérini. Il nous promène.

— En parlant de Grasse, avez-vous reçu un fax de Larcher ? Il a du nouveau.

Ronzier appuya sur une touche de l'interphone.

— Bianchi ! est-ce qu'on a reçu un fax ?

La voix de l'agent Bianchi résonna dans l'appareil :

— Je regarde, monsieur... Oui ! À l'instant. Du lieutenant Larcher. Je vous l'apporte. Bianchi apporta le rapport de Raphaël. Ronzier le parcourut nerveusement.

— D'après Larcher, notre homme se venge du massacre de sa famille. C'est un Russe qui a grandi au Japon. Ivan Kharkov. Il a une identité française à présent : Ivan Evrard, maître parfumeur à Grasse.

Les officiers de police se regardèrent avec étonnement.

— D'après Larcher, c'est un expert en arts martiaux.

— Et il sait de quoi il parle, ajouta Lucchi.

Ronzier resta silencieux quelques secondes, l'air pensif. Autour de lui, ses flics étaient dans les starting-blocks.

— Vous allez à Grasse pour l'interpellation au domicile. Tous les quatre, plus une unité d'intervention. S'il est absent, vous foncez aux parfumeries Evrard. J'appelle le Proc.

Lucchi eut le sourire d'un gosse entendant la cloche de la

récré.

Tous sortirent en trombe du bureau, enfilèrent un gilet pare-balle puis vérifièrent le chargeur de leur arme. Lucchi déverrouilla l'armurerie, prit deux fusils à pompe et en lança un à Méharzi. Morand prit les clés de la voiture, Guérini distribua les brassards « Police ». Puis, les quatre policiers s'engouffrèrent dans le véhicule. Morand mit le bleu pour dégager la route. Dans son sillage, un monospace emmenait six agents en uniforme. Armés de fusils, ils portaient casque et gilet pare-balle. Les voitures s'écartaient sur leur passage. À ses côtés, Lucchi se cramponnait à la poignée de sa main gauche. Sa main droite s'employait à taper un SMS sur son portable. Il envoyait le texte du haïku à Raphaël. Morand prit l'autoroute, la Peugeot s'engagea sur la voie de gauche et s'élança à grande vitesse, pleins phares.

Quelques instants plus tard, ils entrèrent dans Grasse. Le soleil étendait sur la ville une lumière excessive. La voiture grimpait inexorablement. Le GPS les conduisait sur les hauteurs. Morand coupa la sirène et parcourut le dernier kilomètre. Les villas cachaient leur opulence derrière les murs, les palmiers et les portails pleins. La Peugeot stoppa dans une rue tranquille. Lucchi insérait les dernières cartouches dans le fusil à pompe. Il prit le commandement de l'interpellation. Chacun était équipé d'un émetteur/récepteur à oreillette. Guérini resterait dans la rue, bloquant toute tentative de fuite, et prévenant d'une arrivée éventuelle. Les trois autres, appuyés par les six agents en uniforme, escaladèrent le portail.

Le fusil à pompe servit de passe-partout, façon Lucchi. Il entra le premier, couvert par Méharzi. Morand se posta à l'arrière de la maison, surveillant les fenêtres. Les huit hommes armés de fusils entrèrent dans la maison. Il y faisait sombre. Lucchi remarqua immédiatement l'odeur. Un parfum délicat et léger flottait. En règle générale, quand il pénétrait chez un suspect, ça sentait rarement la rose. Cela le rendit encore plus méfiant. Méharzi trouva l'interrupteur des stores. La lumière inonda la maison, révélant une étrange exposition de tableaux. C'était une galerie de portraits familiaux, comme celles que l'on trouve dans les châteaux de la noblesse : on voyait les parents, entourés de leurs enfants, deux garçons et une fille. Le plus jeune portait un costume traditionnel japonais, le kamishomo, vêtement d'apparat des samouraïs de l'époque Edo, relevé aux épaules et complété d'un hakama. Un enfant samouraï blanc, au regard bleu acier. Le plus grand tenait un pinceau et une palette. Mais ses yeux, comme ceux des autres personnages n'étaient que des orbites sombres, creuses, ensanglantées. Et ces yeux vides fixaient l'observateur d'une manière effroyable, exerçant sur lui une force, une attraction inéluctable et perverse.

Lucchi déploya son équipe. Ils inspectèrent les lieux, progressant en se couvrant chacun à leur tour. Les pièces de plain-pied étaient vides de toute présence. Très lentement, Méharzi ouvrit une porte et s'engagea dans l'escalier descendant au sous-sol, coordonnant son regard et la direction du fusil. Lucchi suivit.

Un signal retentit sur le téléphone portable d'Evrard, des intrus profanaient son antre...

Ils découvrirent une pièce d'environ 60 mètres carrés entièrement aménagée. La lumière des vasistas était complétée par un éclairage halogène intégré dans le plafond. Dans le fond de la pièce trônait un banc de musculation haut de gamme. Juste derrière se tenait une grande vitrine, abritant une collection de katanas anciens, ainsi qu'un arc asymétrique. Un voyant rouge signalait que l'alarme était en fonction.

Lucchi s'approcha de la bibliothèque, découvrant de nombreux ouvrages sur les fleurs et la botanique, des livres techniques sur la parfumerie, des documents traitant de la mode et de tout ce qui concerne le luxe à la française. Une seconde partie du meuble était dédiée à la peinture du XXe siècle. La dernière étagère était dédiée à l'Extrême-Orient. Lucchi remarqua des traités sur Confucius et Lao-Tseu, ainsi qu'une série de livres sur le Japon, et sur les arts martiaux en langue française et japonaise. Il en prit un en main : « l'Art du Haïku »... Il le fourra dans sa poche. Il y avait aussi une dizaine d'ouvrages en russe, dont une biographie de l'acteur Yul Brynner, natif de Vladivostok. Les effluves de parfum donnaient à la pièce une espèce d'in vraisemblance.

Il remarqua quelques DVD parmi lesquels se trouvait l'intégrale de Kurosawa, Kill Bill de Tarantino, et Zatoïchi, le guerrier aveugle du film de Kitano. Un meuble portait une chaîne hi-fi Bose. Les piles de CD étaient principalement composées d'oeuvres de musique classique et d'opéras.

L'autre côté de la pièce tenait lieu de bureau. Au mur, une collection de Post-its. On devinait qu'il s'agissait de formulations pour le parfum. Quatre photos représentaient les fleurs cultivées sur les terres argilo-calcaire des alentours de Grasse : la rose, le jasmin, la violette et la tubéreuse.

Sous une étagère, abritant des centaines de flacons savamment répertoriés, se tenait l'orgue à parfum, l'instrument des nez, entouré de paniers contenant les « mouillettes », les petites languettes portant les fragrances pour les tests. Il remarqua que le mur du côté gauche était tapissé de dizaines de photos. Il alluma la lampe de bureau articulée, et la braqua vers le mur. Il parcourut l'ensemble

des photos, l'air halluciné. Son regard montrait moins de surprise que de fureur. Les mots s'échappèrent :

— Oh, putain ! Meharzi ! Regarde un peu ça !

Chapitre 11

j'opérai
tu opéras
il Opéra

Raphaël cherchait un vol pour Nice quand il reçut le SMS. Il appela aussitôt Lucchi.

— Oui ?

— Ugo, c'est moi. Il faut que je te dise quelque chose.

— Moi aussi, mais toi d'abord.

Raphaël se lança. Le Shinkansen fendait la plaine ; dans un peu plus d'une heure, il aurait rejoint Tokyo.

— J'ai eu ton message. Il veut frapper pendant un concert. Est-ce que tu peux regarder si un opéra va se jouer dans la région avant que je ne réserve mon billet ?

— OK Raphaël, je m'en charge.

— Merci Ugo.

— Raphaël ? Tu es assis là ?

— Je t'écoute...

— Je suis au dom d'Ivan Evrard. On monte aux perquises. Plus de doute Raphaël, c'est notre homme. Je suis devant un mur recouvert de photos, prises au téléobjectif... des dizaines...

— Et ?

— Des gros plans. Oulov, Matveiev, Rachovsky, Sbarov. Mais aussi d'autres clichés... de toi et... de bibi... ensemble et séparément. On est beaux comme tout... enfin, surtout moi, hein !

— Arrête de déconner... tu veux dire que...

— Il nous surveille ! Il photographie ceux qui sont chargés de l'enquête.

Une dame montrait à Raphaël son billet. Elle était côté fenêtre. Il se leva pour la laisser passer.

— Ça prend une drôle de tournure, Ugo.

— On va à la distillerie de parfum. Je te rappelle quand j'en saurai plus.

— OK. A plus... Ah, Ugo...

— Oui ?

— Renseigne-toi sur le programme de la Scala de Milan.

— Ça roule.

Deux adolescentes, amusées d'entendre Raphaël parler le français, répétèrent « La Scala de Milan » en gloussant. D'habitude, Raphaël aurait souri. Là, il retomba dans son fauteuil. Ses yeux se perdaient dans un océan d'inquiétude. Il appela son père pour avertir de son retour et s'assurer que tout allait bien.

Lucchi ordonna le départ du domicile, direction les distilleries Evrard.

À Marseille, la Kawasaki filait dans le tunnel Prado-Carénage, en direction de l'aéroport de Marignane. L'éclairage défilait sur la visière argentée du casque. Evrard venait de réserver un billet sur un vol Ryanair. L'occasion était trop belle, tellement conforme à son sens du spectacle, il n'allait pas la manquer. La moto s'éleva sur la rampe surplombant le port autonome, et passa devant une tour de verre. Le pilote négocia quelques virages en surplomb, puis les grues de l'Estaque apparurent déjà. Il serait à l'heure.

L'équipe de Lucchi entra dans les établissements Evrard. Des touristes suivaient la visite guidée. Morand suggéra aux secrétaires de jeter un coup d'œil au fax. Elles y trouvèrent une commission rogatoire en bonne et due forme, signée du juge d'instruction, donnant à Lucchi un pouvoir de perquisition.

Les employées emmenèrent les officiers de police dans le bureau d'Evrard. Ils firent apporter les archives, la comptabilité, ainsi que tous les courriers. Guérini s'assit face à l'écran et s'adressa à la responsable de secteur :

— Vous connaissez le mot de passe ?

— Non. Monsieur Evrard considère certaines informations comme confidentielles.

— Tu m'étonnes ! dit Méharzi à Guérini avec un air entendu.

— Je parle des formulations, protesta la collaboratrice d'Evrard. Ce sont des secrets industriels d'une grande valeur !

— Désolé, mais on l'emmène, dit Lucchi en montrant l'ordinateur.

— Mais... peut-on savoir ?...

— Monsieur Evrard est le principal suspect d'une affaire de meurtre.

Elle s'assit sur la première chaise à sa portée.

— De meurtre ?!!

Elle voyait le ciel lui tomber sur la tête. Son univers se fissurait.

— Puis-je consulter l'agenda de votre patron ?

Elle le lui donna. Il l'ouvrit et le parcourut aussitôt. Il recopia rapidement quelque chose sur un papier, puis le tendit à Morand.

— Appelle le SRPJ de Marseille. Ils peuvent peut-être le cueillir dans cet hôtel.

Morand ouvrit son portable et s'isola dans le bureau attenant. Lucchi tournait les pages de l'agenda. Il s'adressa à nouveau à la secrétaire :

— Je vois qu'il voyage beaucoup. Ce sont vos succursales ?

— Oui. Nous avons des succursales et des partenariats. En Europe surtout. Paris, bien sûr, mais aussi Londres, Bruxelles, Amsterdam, Madrid, Stuttgart et Milan. Monsieur Evrard a également des associés à Tokyo et à Moscou.

Dans la voiture retournant à Nice, Lucchi compulsait l'agenda d'Ivan Evrard. Son idée se faisait plus précise. Il appela sa collègue à la P.J :

— Bianchi ? Lucchi. Avez-vous pu rechercher ce que je vous ai demandé ?

Morand prenait le ticket d'autoroute. Les dossiers encombraient l'intégralité du coffre. Méharzi tenait l'ordinateur réquisitionné sur ses genoux.

— Affirmatif capitaine.

— Je vous écoute.

— Pas d'opéra dans la région avant le mois de juillet, et le festival d'Aix-en-Provence. Les Chorégies d'Orange, idem, en juillet. Les dates de Nice sont passées. Il y a une opérette à Toulon... Une comédie musicale au Dôme à Marseille...

Il feuilletait l'agenda, revenant en arrière pour conforter l'hypothèse de Raphaël. La Peugeot au gyrophare squattait la file de gauche, les automobilistes dégageaient le passage, la communication se

fit moins bonne.

— Bianchi ? Allo ?

— Je vous entends, capitaine.

— Pouvez-vous regarder si un opéra est joué prochainement à la Scala de Milan ?

— Tout de suite.

Lucchi patienta.

— Il y a un concert demain soir. On joue Tosca, à 21 heures.

— Tosca !! Merci Bianchi. À tout à l'heure.

Milan apparaissait très souvent dans l'agenda. Il se rappela la mise en scène de chez Rachovsky, cierges et crucifix. Il appela Raphaël, qui annula son vol pour Nice et en réserva un autre pour Milan. Départ de Tokyo à 9 h 35, escale à Munich et arrivée à Milan à 17 h 40. Si tout allait bien, il y serait à temps.

« Temple des divas »... Il ne connaissait qu'un lieu au monde où l'opéra était une religion, avec son public passionné, connaisseur, intransigeant : La Scala de Milan. Le tueur avait donc choisi d'agir pendant qu'on jouait Tosca. Une oeuvre explorant la face sombre de l'âme humaine, et comportant arrestation, torture, chantage, meurtre, exécution, trahison, suicide... Un véritable thriller !

Raphaël entra dans un hôtel « capsule ». L'immeuble de verre de neuf étages laissait scintiller ses enseignes sur l'Avenue Shouwa. Il chercha le robot qui accueillerait sa carte VISA, mais il y avait quelqu'un pour le recevoir. Raphaël se déchaussa et monta au deuxième étage muni d'un petit bracelet. Il déposa ses affaires dans une armoire métallique. Une serviette et un yukata bleu l'y attendaient. Il n'y avait que des hommes, pour la plupart des Salarymen à la mine blasée. Il se rendit vers la salle de bains carrelée où il prit une douche, puis il entra dans le grand bain collectif fumant.

Après une demi-heure de volupté, il chercha sa chambre. Il arriva devant un mur de capsules, et trouva la sienne. Il y pénétra en rampant et se retourna sur le dos. Impossible de s'asseoir dans ce sarcophage. Il se contorsionna pour fermer le petit store en lattes de bambous. La cabine faisait 80 cm de large sur 80 cm de haut, avec une longueur de deux mètres. À peine de quoi y loger Raphaël, qui n'était pas le modèle japonais moyen. Il eut l'impression d'étouffer, comme pris de panique, et se retint de hurler. Le temple zen de Kurama était bien loin.

Une petite télévision était encastrée dans le plafond. Il

alluma la télécommande et tomba sur la chaîne NHK. Il essaya d'autres chaînes et sélectionna un manga fripon. Au moins, il comprenait ce langage universel... Il en était certain, jamais il ne pourrait dormir dans cette caisse de plastique.

C'était sans compter sur la fatigue.

Chapitre 12

Le lendemain, il embarqua sur un Airbus A320 de la Lufthansa. L'hôtesse de l'air mena Raphaël jusqu'à sa place. Sa blondeur germanique et son élégance de femme mûre lui rappelèrent le commissaire Kessler. Il n'avait pas de nouvelles de Mottet, et nota qu'il devrait le contacter.

Son voisin était un homme d'affaires russe. Il se montra charmant. Il était ravi de parler à un français, car il adorait Paris et parlait avec passion de la Ville lumière. Raphaël en connaissait la face sombre, et se garda d'y faire allusion. Il se présenta comme un pratiquant d'aïkido qui s'était rendu au Japon pour un stage. Ce n'était pas vraiment un mensonge.

On passa un film aux passagers pour les faire patienter, une comédie sentimentale assez drôle, avec Eva Mendes et Will Smith. Raphaël trouva à l'actrice un air de Laure. Boucles brunes et silhouette de rêve... Il ferma les yeux et sourit. L'avion volait vers l'ouest, il se rapprochait d'elle, de Lila et de sa vie en France.

Pendant l'escale à Munich, il appela Mottet. Le policier suisse n'avait pas chômé. Lucchi l'avait informé de la tournure des événements. Mottet prenait l'appel depuis la maison Evrard à Genève La Praille. Les employés confirmaient que leur patron se rendait parfois aux bureaux en Kawasaki. D'après eux, il en avait plusieurs, identiques, mais de couleurs différentes. Un passionné de moto avait remarqué plusieurs plaques d'immatriculation : une plaque genevoise (moto verte), une plaque italienne (moto noire), une plaque allemande de Stuttgart (moto blanche) et une plaque française du 06 (moto grise). Il trouvait que son boss était un sacré veinard.

La police fédérale avait trouvé dans le coffre-fort des photos de Matveiev, Rachovsky, Oulov et Sbarov, ainsi qu'une série de mails imprimés, renseignant sur les quatre hommes et signés « E.T ».

Le Suisse lui apprit que le docteur Matveiev s'était pendu dans sa cellule, laissant quelques lignes. Mottet les lut à Raphaël :

« Mon fils. Je ne supporte plus le crime que j'ai commis. J'ai pris le coeur d'un homme pour le donner à un autre... Sache que, ce jour-là, j'ai fait bien pire. C'est pourquoi j'ai décidé de mettre un terme à ma misérable vie.

Crois-moi, je n'avais pas le choix. J'ai commis ce crime pour que tu vives. Mais je ne puis oublier la mort de ta soeur. Depuis ce jour maudit, je n'aime plus la médecine. Je n'aime plus la vie. Je ne m'aime plus. Il m'est trop difficile de continuer à vivre.

Pardonne-moi, si tu y arrives. Ton père, Dimitri Vassiliovitch Matveiev. »

Pendant les années passées au 36 quai des Orfèvres, Raphaël avait rencontré pas mal d'hommes et de femmes qui s'étaient damnés de la sorte. On met un pied du mauvais côté, puis les démons ne vous lâchent plus. Vous leur appartenez.

Toute cette histoire était donc bien due à un trafic d'organes. « ... J'ai pris le coeur d'un homme... J'ai fait bien pire... » Il trouvait là une explication à la folie meurtrière d'Evrard. La nausée le submergea alors qu'il venait de commander un en-cas à la couleur locale : saucisse de Francfort, pommes de terre et bière blonde. On lui apporta son menu au moment où il raccrochait. Il se leva, mit son sac à dos en bandoulière, et quitta la cafétéria sans toucher ni à la bière, ni à l'assiette fumante, sous le regard atterré du gérant. Au fond de sa gorge, le goût de bile était revenu.

Il appela Laure sur son portable, et tomba sur le répondeur. Il laissa un message, elle rappela aussitôt. Il était heureux d'entendre sa voix. Ils échangèrent un moment leurs sentiments, et partagèrent leur impatience de se revoir.

La photo d'Evrard avait rejoint celles des hommes recherchés par les polices européennes sur le panneau d'affichage du poste de police de l'aéroport international munichois. Il voyait enfin le visage de celui qu'il traquait : blond, les yeux bleus, des traits fins. En regardant bien, on devinait quelque chose d'ambigu, d'inquiétant dans le regard. Raphaël approcha son téléphone et prit un cliché du portrait.

Raphaël atterrit à Milan en fin d'après-midi. Les carabinieri l'attendaient à l'aéroport. Il s'engouffra dans une Alfa Roméo qui fonça vers le centre-ville. Le capitaine Marco Angelli parlait français. Cheveux blonds vénitiens, des épaules, les yeux clairs, il dégageait une autorité toute naturelle et menait promptement son équipe vers ses objectifs. Il était fait pour le job.

Sur la table, on avait déposé une série de photos d'Ivan Evrard. Des clichés glamour, provenant de journaux ou magazines. Les articles vantant le talent de ce nez du parfum. Il n'avait pas eu besoin de tuer pour se rendre célèbre. Evrard était un élément actif de la promotion et du développement des cosmétiques français en Asie. Il

était une référence pour les industriels japonais, et un interlocuteur privilégié, maîtrisant parfaitement la langue japonaise et connaissant les usages du pays.

Les carabiniers avaient affiché au mur un plan de la Scala. Les noms des spectateurs étaient inscrits à l'emplacement de leur siège. Ceux des Français, une soixantaine, étaient passés au surligneur orange. Le numéro d'une loge était entouré au stylo-feutre rouge. Raphaël lut : I. Evrard. D'après la direction de la Scala, c'était un habitué, réservant toujours la même place, au même balcon. Ça paraissait tellement énorme que Raphaël se mit à y croire.

Chapitre 13

« Un chanteur d'opéra, c'est un type qui reçoit un coup de couteau et qui, au lieu de saigner, se met à chanter. »

Henri Jeanson

Angelli installait son dispositif. Une trentaine d'hommes se posterait aux endroits stratégiques : couloirs, issues, machinerie, orchestre, coulisses, loges des artistes... Raphaël en frissonna. Et s'il s'était trompé ? Et si le « temple des divas » n'était pas la Scala ? Dans cette agitation, le temps passa très vite. Les répétitions du matin s'étaient déroulées sans problème, sous la surveillance des carabiniers. Les professionnels s'affairaient, plus préoccupés par la réussite de la soirée que par la présence policière. Les spectateurs entraient et s'installaient, les musiciens accordaient leurs instruments.

Raphaël fut saisi par la beauté du théâtre de la Scala. Les loges formaient un fer à cheval sur six étages. Les dorures, éclatantes sous le faste des lustres, se découpaient sur le pourpre du velours. Le public était plutôt bruyant. Angelli installa Raphaël en coulisse, en compagnie d'un carabinier. Il lui donna des jumelles, mais n'alla pas jusqu'à lui donner une arme. La salle finissait de se remplir, la loge d'Evrard était vide.

La lumière faiblit. Les spectateurs cessèrent leurs palabres. Le chef d'orchestre entra sous les applaudissements et salua le public. Sur son pupitre, « Tosca » de Giacomo Puccini. Il prit la baguette. Il y eut un instant d'absolu silence. Soudain, les premières notes retentirent, tutta forza. Trois accords sinistres, représentant le monstre criminel : le baron Scarpia, chef de la police romaine. Si bémol majeur, La bémol majeur, Mi majeur. Un enchaînement harmonique inédit lors de la création de l'oeuvre. Les deuxièmes et troisièmes accords s'enchaînant avec deux tonalités complètement opposées, installant d'emblée le malaise. L'opposition atonale était saisissante de violence contenue. Le décor était planté en trois mesures, par la seule force de la musique. Génial Puccini...

Toujours pas de trace d'Ivan Evrard. Allait-il vraiment se jeter dans la gueule du loup ? Raphaël ne croyait plus vraiment à cette folie. Les jumelles traquaient les chevelures blondes. Les talkies-walkies des carabiniers crépitaient, volume réglé pianissimo. Sur scène, le drame s'installait. Tosca révélait son caractère passionné en

faisant une scène au peintre Caravadossi. Le baron Scarpia, manipulateur sans scrupules, allait user de la jalousie maladive de la jeune femme pour parvenir à ses fins.

Les traits du visage, le noir enflammé du regard de la soprano dévoilaient un caractère fort. La voix, tantôt dérangeante, tantôt envoûtante, provenait de ce corps frêle, ce qui paraissait surnaturel. Dans les jumelles de Raphaël, le fauteuil vide semblait le défier. L'acte un défila. Toujours rien.

À présent, l'un des instants les plus dramatiques se jouait sur scène. Scarpia faisait torturer le peintre, amant de Tosca, pour qu'il avoue où il avait caché son ami révolutionnaire. Il résistait.

TOSCA :

« Dunque per compiacervi si dovrebbe mentir ? » ¹

SCARPIA :

« No, ma il vero potrebbe abbreviargli un'ora assai penosa... » ²

TOSCA : « Un'ora penosa ? Che vuol dir ? Che avviene in questa stanza ? » ³

Orchestration et interprétation parfaite, modulations, émotion... Les artistes donnaient le meilleur d'eux-mêmes. Il fallait être à la hauteur du chef-d'oeuvre. Puccini avait écrit « violento » sur la partition.

SCARPIA : « È forza che si adempia la legge. » ⁴

TOSCA :

« Oh ! Dio !... Che avvien ?!! » ⁵

SCARPIA : « Legato mani e piè il vostro amante ha un cerchio uncinato alle tempia,

che ad ogni niego ne sprizza sangue senza mercè ! » ⁶

TOSCA (se levant d'un bond) : « Non è ver, non è ver !

Sogghigno di demone... » ⁷

(On entendit un gémississement prolongé de Cavaradossi.) « Un gemito ? Pietà, pietà ! » ⁸

Les jumelles de Raphaël parcouraient le théâtre. Il scrutait les visages.

SCARPIA : « Dov'è Angellotti ? » ⁹

TOSCA : « No ! No ! »

Un chant, mais aussi un cri, porté par une voix immense.

Déchirant.

SCARPIA : « Parlate su, via, dove celato sta ? ¹⁰

Penché sur la partition éclairée d'une lampe, le chef faisait danser sa baguette. On devinait à peine les musiciens, plongés dans la pénombre. Les mélodies se teintaient d'harmonies dérangeantes. Les mélomanes décollaient leur dos du dossier, gênés de leur confort devant le drame. On ne vient pas en ce lieu pour s'y montrer, mais pour la musique. La diva, au sommet de son art, emmenait la salle en enfer. De ses jumelles, Raphaël pouvait voir les yeux humides des spectateurs envoûtés, hypnotisés. Parfois, une larme coulait le long d'une joue. La magie de la Scala opérait.

CAVARADOSSI :

« Ahime ! » ¹¹

La douleur lui arracha un cri, pourtant Cavaradossi tenait bon. Mais la torture psychologique que subissait Tosca se montrait plus efficace...

C'était un grand moment de musique, de passion exacerbée qui tenait le public en haleine. Balayant les loges, Raphaël lisait toujours autant de malaise et de compassion sur les visages des spectateurs, emportés par les voix et le récit. Soudain, il revint en arrière. Quelque chose clochait.

TOSCA : « Che v'o fatto ? Son io che cosi torturate ! Torturate l'animaaaa...

Si, l'anima mi torturaaaaaaate ! » ¹²

Elle chantait dans les graves, montrant l'étendue de sa tessiture et la souffrance intérieure de son personnage.

Raphaël avait bien vu. L'homme dans ses jumelles souriait, se délectant de la perversité de la scène. Son expression, en gros plan, ne pouvait mentir. Raphaël pouvait sonder son âme. Avec le temps, elle sculpte les traits d'un visage. Qui était cet Asiatique, se réjouissant à la vue d'une telle scène ? Il occupait une loge centrale, à l'aplomb de la loge royale. En voyant les deux gardes du corps qui restaient debout, Raphaël se dit que ce devait être quelqu'un d'important. À sa gauche se tenait une femme à l'air las. À sa droite, un jeune homme livide, aux joues creuses, semblait souffrir devant cette agitation.

Scarpia profitant du moment de faiblesse de Tosca s'approcha de la chambre des tortures et fit signe de continuer. Le peintre cria encore, et les cuivres, péremptoires, annoncèrent la défaite de Tosca par cinq accords ascendants. Elle avoua le lieu de la cachette. Les bois reprirent le même motif, comme une signature de l'aveu.

Scarpia avait gagné.

Raphaël sursauta. Il avait failli ne pas le remarquer, cet homme qui observait l'Asiatique avec une longue vue. Pas un instant, il ne regarda vers la scène. Raphaël le détailla. Longs cheveux bruns, costume sombre, chemise blanche, boutons de manchettes, montre Breitling, lunettes rondes à la John Lennon, moustache... les traits fins... comme sur les photos... Evrard ! Soudain, il le vit se lever et quitter sa loge, marchant vers la coursive.

— Là ! dit Raphaël au carabinier. Le voilà !

Le militaire parla dans son talkie-walkie en courant. Raphaël avait pris de l'avance, et montait les marches quatre à quatre. La loge de Zhao se trouvait au milieu de l'arc de cercle. Evrard arrivait par l'autre côté. Les forces de l'ordre laissèrent passer sans méfiance cet homme brun, portant les cheveux longs... Il grimpa les étages. Il portait une veste longue, de laquelle il sortit soudain un sabre. Raphaël déboulait par le second escalier. L'apercevant dans le dos d'un carabinier, il hurla.

— Attenzione ! Dietro a lei !!

Le caporal se retourna en faisant sauter la pression qui fermait l'étui du Beretta, mais n'eut pas le temps de le prendre. Evrard le saisit et pivota. La tête du carabinier heurta le mur, et il tomba sans connaissance. Alertés par le bruit, les gardes du corps de Zhao sortaient de la loge. Le premier tira sur Evrard qui roulait avec agilité sur le sol. Il le manqua. Deux fois. Les déflagrations retentirent dans l'enceinte de la Scala.

La diva se tut, l'orchestre s'arrêta. Un grondement émergea dans le public, une rumeur diffuse, émaillée de cris de panique.

Evrard frappa en se relevant, dans le mouvement. La lame du katana traversa le gorille de part en part. Puis il la retira, et l'homme s'effondra en lâchant le revolver. Evrard resta immobile, regardant la dépouille du garde, et le sang qui perlait sur le tranchant du sabre. Son regard était celui du jeune Ivan. Il n'était pas complètement mort en lui. Jusqu'ici, il n'avait éliminé que des ordures. Dans le feu de l'action, il venait d'enfreindre la règle qu'il s'était fixée. Il avait pris la vie d'un homme dont il ignorait tout.

Le mal était fait, mais il devrait continuer, quel qu'en soit le prix. Jusqu'au bout.

« Quand tu te trouveras à la croisée des chemins, et que tu devras choisir la route, n'hésite pas... »

Arrivant dans son dos, le second garde du corps lui saisit les

poignets. Raphaël approchait, suivi du carabinier. Evrard recula tout en portant ses mains vers l'avant. L'autre n'eut d'autre choix que de s'agripper. Il tenait bon. Evrard se débarrassa de la prise comme d'un pull-over, passant sa tête sous les bras qui l'agrippaient. Il pivota en s'abaissant, entraînant son adversaire déséquilibré vers le sol. Ayant absorbé toute l'énergie, il inversa la rotation pour la projection : Ushiro-Ryote Dori kote gaeshi. Le garde du corps chinois s'envola, pieds par-dessus tête, et tomba sur le dos, terrassé. Raphaël n'avait jamais vu autant de rapidité dans l'exécution de ce mouvement. Brusquement, Evrard bascula, poussé en avant par le pied du policier français. Il roula et retomba sur ses pieds aussitôt. Raphaël n'avait pas attendu qu'il se relève pour se saisir de l'extincteur à sa portée. Avec le regard d'un fauve blessé, le Russe sortit un poignard et le lança. Aussi vite qu'il le pouvait, Raphaël se plaqua contre le mur. La lame se planta dans l'épaule du carabinier qui arrivait derrière lui. Le militaire lâcha son arme et tomba assis, grimaçant, le dos contre le mur. Evrard leva le sabre et s'avança. Raphaël vit la lueur dans ses yeux, une explosion de napalm. Evrard frappa et Raphaël para avec son arme de fortune.

— Doooong !

Le sabre s'abattit encore, sur le côté cette fois, frappant à nouveau l'extincteur dans un bruit métallique. Les os de Raphaël pouvaient sentir les vibrations de l'acier. Il recula, ses pieds heurtèrent les jambes du carabinier blessé. Il perdit l'équilibre et tomba sur le dos. Sa nuque heurta le sol. La bombonne de métal lui coupa le souffle comme l'uppercut d'un boxeur poids lourd. Son regard se troubla, ses oreilles bourdonnaient... Il était au tapis. Il allait perdre connaissance quand il vit la lame s'élever au-dessus de lui. Hors d'haleine, sous le poids de l'engin, il n'aurait pas le temps de bouger. C'était donc ainsi que tout allait finir ! Sur un air de Tosca !

D'un geste désespéré, il tira la goupille et appuya sur la gâchette en fermant les yeux. Un nuage de poudre s'éleva, tandis que le bruit de l'extincteur résonnait dans la coursière.

1 :« Pour vous plaire, faut-il donc mentir ? »

2 :« Non, mais la vérité pourrait abrégé un moment très pénible pour lui... »

3 :« Un moment pénible ? Que voulez-vous dire ? Que se passe-t-il derrière cette porte ? »

4 :« Il faut faire respecter la loi. »

5 :« Oh, dieu ! Que se passe-t-il ?!! »

6 :« Pieds et poings liés, votre amant a un anneau de fer sur son front et le sang gicle à chaque dénégation ! »

7 :« C'est faux ! C'est faux !

Horrible démon ! »

8 :« Un gémissement ? Pitié ! Pitié ! »

9 :« Où est Angellotti ? »

10 :« Allons, parlez ! Où se cache-t-il ? »

11 « Ah ! »

12 :« Que vous ai-je fait ? C'est moi que vous torturez. Vous torturez mon âme ! (Elle éclata en sanglots.) Oui, vous torturez mon âme ! »

Chapitre 14

Quand Raphaël ouvrit les yeux, Evrard avait disparu. L'un des carabiniers reprenait connaissance. L'autre tenait son épaule où le couteau était figé. Le second garde du corps se relevait tandis que le premier gisait dans une mare de sang. L'odeur âcre de la poudre de l'extincteur flottait dans l'air. Les hommes en uniforme arrivaient en nombre. L'un d'eux ramassa le katana. Les spectateurs quittaient leurs sièges, certains couraient. Des femmes criaient, la panique régnait. La folie avait quitté la scène pour se répandre dans toute la Scala. Evrard en avait profité pour s'enfuir.

Zhao sortit de sa loge, accompagné de sa famille hébétée. Il jeta un regard froid sur la scène du combat. La mort de son garde du corps ne sembla nullement l'affecter. Raphaël, se relevant, croisa son regard quelques secondes. Un regard digne de Scarpia. Zhao prit le bras de son épouse, et marcha vers la sortie. Son fils suivit, se retournant plusieurs fois d'un air affolé. Les carabiniers se précipitaient au secours de leur collègue. L'un deux parla dans le talkie-walkie :

— Un uomo è ferito ! Chiamate un'ambulanza !

Chapitre 15

Raphaël repéra le nom de l'Asiatique sur le plan de la Scala. Il découvrit qu'il était le nouveau consul de Chine à Marseille. Celui même qui était en poste à Genève quand une voiture diplomatique chinoise avait mené un attentat contre Ugo et lui. De plus, le fils du consul avait subi une greffe du coeur. Le Haïku prenait tout son sens : « ... voleurs de coeur... » L'organe greffé à Huang avait-il été volé ? Il songea au mot laissé par Matveiev : « J'ai pris le coeur d'un homme, pour le donner à un autre... »

Il ne put s'empêcher de penser à Alicia. Un étau de chagrin lui serrait la gorge. Ils avaient attendu sagement qu'un don d'organe vienne la sauver, en vain. Voler le coeur d'un autre... et s'il avait eu ce choix ? Qu'aurait-il fait ? Les progrès de la médecine portaient cette part d'ombre. Il ferma les yeux, et se revit au pied du mur : quel homme peut affirmer ce qu'il choisirait ? La vie de son épouse ou celle d'une personne qui lui était étrangère ? Et si une autre petite fille que la sienne grandissait sans sa mère ? S'il avait disposé d'un miroir, il y aurait retrouvé cet inconnu au visage sombre. Il se sentait multiple, dans son âme et dans ce corps, pas seulement composé d'organes : une vibration d'atomes et d'électrons sous haute tension.

Il appela Ugo et apprit comment son collègue avait été stoppé dans ses recherches sur le Chinois. Lucchi ne mâchait pas ses mots :

— Ronzier s'est fait engueuler par le substitut. Ce monsieur Zhao s'est plaint du fait que je m'intéressais à lui. Je suis sûr qu'il nous a envoyé ses tueurs à Genève.

— Mais... pourquoi ?

— J'en sais rien. On devait être sur la bonne piste... et Evrard doit avoir de bonnes raisons de vouloir le tuer.

Raphaël pensait à Matveiev.

— Ugo. Rappelle-toi le haïku : « voleur de coeur... » J'ai découvert que le fils unique de Zhao a subi une greffe du coeur.

Lucchi passa des doigts nerveux sur son crâne chauve.

— Quoi ? Tu veux dire que...

— Le nom de naissance d'Evrard est Kharkov. Toute sa famille a disparu dans des conditions mystérieuses à Vladivostok. Soit

à moins de cinquante kilomètres de la Chine. En 2009, il y a eu là-bas un meurtre assez proche de celui de Rachovsky, avec message en japonais, et prélèvement des organes... Or, le frère d'Ivan n'a pas été retrouvé. Et il était peintre. Souviens-toi, une seule toile manquait chez Rachovsky : *Ligularia siberica* VK. VK comme les initiales de Volodia Kharkov...

Il n'en revenait pas de ce qu'il était en train de raconter.

Lucchi restait silencieux. Ses propres recherches sur Zhao l'avaient également mené à ces conclusions, mais il n'avait pas voulu y croire. Ses pires souvenirs l'assaillaient. Des cadavres à l'odeur pestilentielle, gonflés par le soleil africain ; des monticules sanglants, faits de membres coupés à la machette, des nuées de mouches festoyant sous une chaleur accablante. Des enfants nus, courant sans but et sans espoir dans la boue des rues de misère ; des fantômes de femmes, muettes, brisées par les viols et le déchaînement de violence. Il avait côtoyé l'horreur pendant ses campagnes de légionnaire. Il avait combattu des hordes de barbares, hallucinés de drogue et d'alcool. Mais là, on touchait au crime réfléchi, exécuté froidement, de façon clinique, c'était le cas de le dire.

— Raphaël, sais-tu pourquoi il ne lui a pas tiré dessus ? C'était plus simple.

— Il se considère comme un samouraï, et méprise les armes à feu. Il a été le disciple d'un grand maître japonais.

— Je vois.

— Et difficile d'apporter un arc géant à l'opéra.

— Au fait. Pourquoi à l'opéra ? Il avait chez lui une sacrée collection de disques d'art lyrique...

— C'est un passionné, abonné à la Scala. Et ce type pratique le symbolisme. Haïkus, proverbes japonais... je crois que sa vie ressemble à un opéra, c'est ce qu'il essaie de nous dire.

— Dans quel sens ?

— Des événements extrêmes, des personnages d'une force hors du commun, ou multiples, l'initiation, le côté tragique, la trahison, la vengeance... et puis, c'est un « nez », érudit et raffiné. Ça lui correspond...

!!!

Raphaël s'arrêta un instant, interdit. Il réalisait soudain qu'il avait plus d'un point commun avec Ivan Evrard : la moto, l'opéra, la maîtrise des arts martiaux et même, à ce jour... maître Nakamura. Il comprenait

maintenant pourquoi le Sensei s'était pris d'affection pour lui. Ivan et Raphaël étaient deux alter ego, courageux, tourmentés, tous deux porteurs d'une douleur lancinante. Cette réalité lui apparaissait à présent comme une évidence. Qu'est-ce qui les ferait s'affronter ? Leur sens du devoir, et les codes établis par la société. Le code des samouraïs contre le Code civil. Le Bushidô d'un côté, l'article 16 du Code de Procédure pénale de l'autre. Où étaient véritablement le bien et le mal ? Raphaël ne savait plus trop. Le jugement de Lucchi était nettement plus tranché :

— Ouais. Il est complètement siphonné, tu veux dire... tu rentres à Nice ?

— Mmmm... Oui, ce soir. On se voit demain.

— OK, à demain.

De la main gauche, Lucchi se versa son troisième scotch et retomba dans son fauteuil. Un trafic d'organes ! Regardant le liquide ambre dans son verre, il énonça pensivement un proverbe corse :

— À chi compra, à chi vende.

Il y a toujours des gens pour vendre, d'autres pour acheter.

Chapitre 16

La Kawasaki slalomait entre les voitures. Son rictus lumineux surprenait les automobilistes qui voyaient surgir le projectile au dernier moment. La bulle protectrice commençait à montrer ses limites en approchant des 250 km/h. Evrard filait en direction d'Alessandria, ensuite il bifurquerait vers Savona, et suivrait la Riviera ligure jusqu'à la frontière. Il connaissait des passages plus discrets que les enchaînements de viaducs et de tunnels autoroutiers. Pour l'instant, il lui fallait se concentrer sur le pilotage, gagner du temps, prendre la police de vitesse.

Ses yeux piquaient, irrités par la poudre de l'extincteur, transformant le voyage en calvaire. Comment ce policier niçois avait-il retrouvé son identité ? Il existait donc un adversaire à sa mesure... Evrard avait voulu jouer avec le haïku. Jamais il n'aurait pensé que les enquêteurs auraient suivi la piste italienne. À cause de ce flic, Zhao lui avait échappé et il se voyait maintenant recherché. De plus, et cela attisait sa haine, il n'avait plus d'odorat. La poudre de l'extincteur l'avait brûlé si fort qu'il ne sentait plus la moindre odeur. Puisque ce Larcher aimait tant les haïkus, il en recevrait un bientôt, et il ne l'oublierait pas de sitôt.

Raphaël atterrit à Nice en soirée. Il prit un taxi et rentra chez lui se rafraîchir.

Ensuite il se rendit chez son père. Lila lui sauta au cou. Il la serra contre lui en fermant les yeux. Rien, personne ne lui avait manqué autant que sa fille. Lila ne lâchait plus son cou, elle avait tant attendu cet instant. Jane l'embrassa chaleureusement. Raphaël lisait le soulagement dans le regard de son père.

— Bon sang ! Tu étais où ?

Il lui fallait rassurer, ne pas dramatiser. Il joua les Pères Noël.

Il sortit les plaques de chocolat.

— En Suisse...

Puis il donna le tigre en peluche à Lila et les poupées russes à Jane.

— ... en Russie...

Il prit une boîte dans son sac et en sortit un robot de chien. Il

le tendit à Lila qui le mit en marche. Il aboya en remuant la queue, et commença à se déplacer.

— ... au Japon...

Puis, il posa une bouteille de Valpolicella sur la table.

— ... et en Italie !

Sa famille était sidérée, fascinée.

— Mince ! Tu cours après qui ? James Bond ?

Il répondit d'un sourire forcé. Il avait plutôt en tête « Kill Bill » de Tarantino.

La soirée se passa dans la joie des retrouvailles. Guy montra à Raphaël sa dernière acquisition : une traction Citroën, dégotée dans l'arrière-pays, où elle moisissait sous une bâche. Pour l'heure, elle ressemblait à une épave. Les vitres étaient brisées, la carrosserie en proie à la rouille, les sièges éventrés. Mais Guy Larcher était un magicien. Dans quelques mois, elle aurait retrouvé sa couleur crème, un intérieur flambant neuf, ainsi qu'une mécanique en état de marche. Le bijou ferait se retourner les passants sur la Riviera.

Ils dînèrent d'un curry à l'indienne, spécialité de Jane ; ensuite ils passèrent la soirée à bavarder autour d'une bouteille de Jameson. À la fin de la soirée, Raphaël emmena Lila et la borda dans son lit, rattrapant le temps perdu en lui racontant une histoire. Jane s'approcha et trouva père et fille endormis l'un contre l'autre. Elle éteignit la lumière, ferma la porte, et vint se blottir contre Guy sur le canapé. Il l'enlaça. Le ventilateur de plafond tournait. Il faisait déjà chaud en ce mois de juin.

Raphaël se leva au milieu de la nuit, griffonna quelques lignes sur un bloc, et laissa la feuille sur la table de la cuisine. Il sortit en silence. La nuit azurée scintillait, exhalant des volutes iodées. La voûte céleste se paraît de myriades incandescentes. En quelques instants, Raphaël fut chez lui. Rien n'avait changé. Le casque, la combinaison de cuir, les bottes étaient à leur place. Dans son coin, le fauve sommeillait sur sa béquille. Ueshiba gardait la pose et son regard étrange, sur la photo en noir et blanc.

Torse nu, Raphaël baissa la lumière. Il sortit une bière du réfrigérateur et la versa dans un grand verre. Puis, il prit une gorgée et regarda machinalement l'horloge : une heure du matin. Il alluma la chaîne hi-fi et mit la musique. Pianissimo. Le concerto d'Aranjuez, de Joaquín Rodrigo. À la guitare, Paco de Lucía. La musique l'emmena au loin, dans l'espace et le temps.

Il se rappelait les yeux verts de sa mère, sa grande beauté. Le

village du fond de l'Andalousie qui avait illuminé les vacances de son enfance, les barques de pêche posées sur le sable, les pistes caillouteuses longeant la mer.

Il ferma les yeux et imagina les collines, les genêts, les cactus, les murs blancs, les visages des gitanes, noircis par la morsure du soleil, les forteresses, les mosquées qui deviennent cathédrales, les chevaux sur le bord du Guadalquivir. Il crut entendre les fontaines, croiser des patios fleuris, ornés d'azulejos. Puis il rêva les orangers, les figuiers, les agaves, les oliviers, l'air qui tremble sur la chaleur des pavés. Il se souvint de la magie des nuits andalouses, de ces ombres dansant avec grâce, pour la seule joie de la danse. Hijos de la luna.

L'orchestre et la guitare se répondaient, soulevant de la poussière magique, comme le pas des taureaux de combat. Adagio. Une musique si lente, mais si belle que le coeur s'accélère. Tourné vers la rue, il guettait, attendant la visite de Laure. Dans un instant, il plongerait dans le vert de ses yeux. Les mots de Garcia Lorca lui revinrent :

« Verde que te quiero verde. Verde viento. Verdes ramas. El barco sobre la mar y el caballo en la montaña. » ¹

« Con la sombra en la cintura ella sueña en su baranda, verde carne, pelo verde, con ojos de fría plata. » ²

« Verde que te quiero verde. Bajo la luna gitana,
las cosas la están mirando y ella no puede mirarlas. » ³

Un faisceau lumineux balaya les murs. Un mini cabriolet grimpa sur le trottoir et Raphaël ouvrit la baie. Laure avait bien reçu le SMS. Il la vit descendre. Robe noire, courte, cheveux défaits. Talons hauts rouge vif, tout comme le châle découvrant les épaules. Petit sac à main noir, bracelets d'argent, grandes boucles d'oreilles en anneau : Carmen. Elle tomba dans ses bras, son parfum le submergea. Leur baiser valait tous les discours. Ils auraient bien le temps de parler, il leur fallait d'abord unir leurs corps. Une urgence, une nécessité.

Sans cesser de s'embrasser, ils se dévêtirent au prix de quelques contorsions. Leurs lèvres ne pouvaient se quitter. Ils échouèrent sur le canapé, aimantés par le désir. Des jambes de velours, d'acier, enserraient Raphaël, les mains de Laure tiraient sur ses hanches, l'attirant vers son ventre brûlant. La bouche de Raphaël se

perdait sur ses seins. Il en était dingue. Petits, superbes, fièrement dressés, affranchis des lois de la pesanteur. Leurs doigts se croisaient, se serraient, puis se quittaient pour mieux revenir. Leur souffle s'accélérait, à l'unisson des soupirs. La vague, le tsunami approchait, inéluctable, imparable, violent. Ils n'eurent aucun mal à synchroniser leurs frissons, tant ils avaient attendu. Ils chavirèrent ensemble, dans un naufrage de bonheur.

Ils restèrent longtemps sans un mot, collés l'un à l'autre, peau à peau, enveloppés par la délicate musique de Rodrigo.

Mais déjà, le désir revenait. Laure se leva et grimpa l'escalier de la mezzanine. En cadence, Allegro gentile. Il vit ses boucles tomber sur les épaules, ses fines chevilles, ses fesses parfaites ondulant sur les marches. Il traversa les effluves de son parfum, et monta la rejoindre. Elle était assise sur le bord du lit, il s'approcha, et renversa la tête en arrière. Sur le canapé, ils s'étaient débarrassés de leur frustration. Dans ce lit, ils allaient faire l'amour. Sur le mur, en face, Don Giovanni jugerait en connaisseur.

¹ :Vert et je te veux vert.

Vent vert. Vertes branches. Le bateau sur la mer, le cheval dans la montagne.

² :L'ombre autour de la ceinture, elle rêve à son balcon, chair verte, verts cheveux avec des yeux d'argent froid.

³ :Vert et je te veux vert. Dessous la lune gitane, toutes les choses la regardent, mais elle ne peut pas les voir.

Chapitre 17

Ils se quittèrent au matin. Laure avait un agenda chargé. Il se pencha sur la mini pour un dernier baiser, puis la regarda s'éloigner. Il entra et se versa un autre café qu'il but en fermant les yeux, comme dans les publicités. Il se doucherait plus tard. Garder son odeur... Il aimait le parfum léger qui se mariait si bien à la peau de Laure. Il en ignorait le nom, et songea qu'il était peut-être le fruit du talent d'Evrard. Raphaël avait recommandé la prudence à Laure, lui enjoignant spécialement de surveiller les motos dans son rétroviseur.

— Ne te colle pas derrière la voiture qui te précède aux feux rouges, et laisse la première enclenchée, sois prête à t'échapper. Et oublie le bateau.

Elle avait refusé de prendre le petit revolver. Rien à faire. Elle lui avait montré sa bombe anti-agression, et il s'était abstenu de tout commentaire pour ne pas la blesser ou l'effrayer davantage. Un spray contre un samouraï...

Il alluma la radio. France Bleu Azur, le journal. Il y avait un reportage sur la musique classique, il monta le son.

« L'évènement de cet automne sera le requiem de Berlioz. On sait que le compositeur aimait la démesure. Aussi, gageons que le concert qui sera proposé en première mondiale à Nice le 14 septembre lui aurait plu. Au micro de France Bleu Azur, le chef de l'orchestre philharmonique de Nice, Jean-Étienne Meroni :

— Nous sommes très heureux de vous présenter cet évènement. En effet, pour donner toute la puissance que souhaitait Berlioz à sa grande messe des morts, deux orchestres l'interpréteront ensemble. Et nous avons beaucoup de chance puisque nous jouerons avec l'orchestre philharmonique de Chine.

— C'est une gageure musicale, mais aussi technique et politique, non ?

— En effet. Mais nous avons la chance d'avoir pour interlocuteur le Consul Shou Szing Zhao. C'est un homme d'une grande culture, et véritablement passionné, qui n'hésite pas à se déplacer.

D'ailleurs, il sera là dès vendredi après-midi, à l'Opéra de Nice pour assister à nos répétitions et avancer dans la mise en oeuvre de ce projet. »

Une date et un lieu sur la présence du Consul ! Et à la radio ! Raphaël y serait aussi. Mais inutile d'alerter la cavalerie et passer pour un fou.

« — Les choses s'annoncent bien donc. Tous les mélomanes attendront cette première mondiale avec impatience.

— On les comprend, et nous donnerons le meilleur de nous-mêmes. Ce projet est tout à fait enthousiasmant. Rendez-vous le 14 septembre.

— Eh bien, merci Maestro. Toute l'équipe de France Bleu Azur vous soutient et d'ailleurs, chers auditeurs, le concert de vendredi sera retransmis sur notre antenne en direct à 21 heures. Au programme, rien de moins que la neuvième de Beethoven ! À bientôt cher Jean-Étienne. Meroni, et encore bravo pour votre talent.

— Merci, à bientôt. »

Réveillé par la lumière du jour Evrard jeta un coup d'oeil aux alentours : personne. Son choix de se cacher dans un cabanon de l'arrière-pays niçois avait été le bon. Ses yeux ne souffraient plus. Il s'approcha du champ de lavandin, prit une fleur qu'il frotta entre ses doigts. Il les porta ensuite avec angoisse à son nez. Rien, le néant, pas la moindre perception olfactive. Il regarda ses mains avec incrédulité. Il était anéanti.

Puis, il éclata d'un rire nerveux : quelle importance ? C'en était fini de cette vie ! Il était l'ennemi public. Adieu parfum. Place à la seule quête de la vengeance. Ne plus avoir de projets d'avenir, c'était l'essence même du Bushidô !

Il démarra la moto, puis la sortit avec prudence du cabanon. Il reprit l'objectif qu'il s'était fixé : poursuivre jusqu'à Grasse par les chemins de traverse et passer chez lui prendre un peu d'argent. Ils avaient déjà bloqué sa carte bleue. Il devait aussi retrouver le dossier sur ces flics. Il avait coûté assez cher. Les informateurs triplent le prix

quand il s'agit d'enquêter sur des policiers. Une prime de risque logique, après tout. Ensuite, il faudrait régler son compte au consul Shou Szing Zhao. Une occasion se présentait, et ce serait sans doute la dernière. Mais il jouerait sur la surprise. Tout le monde devait penser qu'il se terrait. C'était le bon moment pour frapper.

Chapitre 18

Ronzier distribuait ses ordres. Evrard ou pas, il y avait toujours du lait sur le feu à la P.J.

Il vit arriver Raphaël, casque sous le bras, en combinaison de cuir. Il le fit entrer dans son bureau. Raphaël mémorisa le noeud papillon. Rouge pour le jeudi.

— Larcher ! Je croyais ne jamais vous revoir ! Enfin, on a l'identité du tueur à présent. Je suis heureux que vous soyez remis de cette fièvre contractée au Japon.

Raphaël cacha son étonnement. Quelle fièvre ? Il se rappela alors les paroles de Yamagata : « Je trouverai les mots ». C'était donc ainsi qu'il avait justifié la présence du policier français pendant près d'une semaine au Japon. Raphaël n'aurait ainsi aucune explication à donner.

— Merci, commissaire. Je vais très bien. Ces moines japonais ont des remèdes étonnants.

— Affronter le tueur, sans arme, en Italie, c'est pas ce qu'on vous demande Larcher.

— Je n'étais pas seul, il y avait près de trente hommes armés...

— Et il s'est échappé, dit Ronzier.

— Eh, bien...

— Où croyez-vous qu'il soit ?

— Je l'ignore, mais je pense me rendre chez lui. Je peux peut-être trouver quelque chose, faire un lien avec ce que je connais de lui.

— Où est Lucchi ?

— Pas de nouvelles. On tombe sur sa messagerie.

— J'aime pas ça, Larcher.

— Vous voulez que je passe le voir ?

— Non, j'envoie M&M'z, ils sont dans le secteur.

M&M'z, c'était comme ça qu'on appelait le tandem Morand/Méharzi. Ces deux-là étaient des Niçois pur jus. Ils savaient tout de la ville, et surtout, ils connaissaient tout le monde.

— Rendez-vous chez Evrard comme prévu. Vous avez raison, rien ne vaut un regard neuf.

— Merci commissaire.

Il enfourcha l'Hayabusa et partit pour Grasse. La Suzuki rutilait, le plein était fait. Il était heureux de retrouver sa moto.

Evrard ne fut pas surpris en découvrant le sous-marin de la police devant chez lui. C'était exactement ce qu'il avait prévu. Il cassa la vitre d'une Renault, garée en cinquième position derrière le fourgon banalisé, et y jeta le cocktail Molotov qu'il avait préparé. Il s'éloigna tandis que la Renault s'embrasait.

Il vit les policiers sortir du fourgon et ricana : encore un flic avec un extincteur. Ils font aussi pompiers maintenant.

Il actionna la télécommande du portail, entra et referma. Il pénétra dans le vestibule et ouvrit un placard. Il s'abaissa. Le double fond n'avait pas été découvert. Il prit le dossier et une liasse de billets, puis glissa le tout dans sa combinaison de cuir. Il sortit. Télécommande. Portail. Les flics étaient toujours aussi occupés. Trop facile, un jeu d'enfant. Il affichait un sourire satisfait quand une voix résonna derrière lui :

— Bouge pas ! Police !

Encore sur sa moto, visière relevée, Raphaël le braquait.

— Coupe le contact. Coupe !

Evrard gardait les mains sur le guidon, hésitant. Ils restèrent immobiles quatre ou cinq secondes. Leurs bolides piaffaient, moteurs au ralenti. Raphaël s'impatiente.

— Dernière somma...

La Kawasaki partit à fond, métal hurlant. Raphaël l'avait en ligne de mire, avec en arrière-plan, ses collègues en train d'éteindre le feu. Il rangea le Sig contre sa poitrine, et démarra. La Suzuki se cabra et fit trente mètres sur la roue arrière. Ça montait sec. Evrard s'élançait sur la D6085, la route Napoléon. Il était loin, déjà. Raphaël inclina la machine pour négocier le virage au-dessus du centre nautique. Ligne droite, plein gaz : l'accélération d'un dragster. Evrard voulait jouer à ça ! Cette fois, il tombait sur plus cinglé que lui...

Des panneaux indiquaient l'altitude : 600mètres.

La Kawasaki apparut, l'Hayabusa gagnait du terrain, impériale. Les arbres se penchaient sur la route, pins, chênes verts. Freinage, sévère, et virage, corps déporté à l'intérieur de la courbe. Reprise, montée des vitesses, ligne droite, décollage : 200 km/h, facile,

ça poussait encore. La maison d'arrêt surplombait la route. Enceinte grise, miradors, murs verts pisseux.

Tout, mais pas ça ! pensa Evrard, tournant rageusement la poignée des gaz. La Kawasaki se cabra, hurlante, stridente. Muret discontinu à gauche, roche saillante à droite, il effaça une voiture. Raphaël négociait le virage, la protection carbone du genou toucha le bitume. Sur le parapet, des fleurs coupées, sans doute une mère éplorée. Evrard n'était plus qu'à cent mètres.

« Col du Pilon, 782mètres. »

Les deux engins franchirent le col en volant, un saut de vingt mètres, comme les skieurs de descente.

Plongée rapide, freiner légèrement, gagner du terrain, et rester sur la route...

« Saint Vallier de Thieu, 50 km/h, contrôles radar. »

Excès de vitesse, du genre trois cents pour cent. Des habitants levaient les bras, furieux, scandalisés. Evrard prit le rond-point à l'envers. Personne en face. Raphaël l'imita.

— Et meerde !

Montée à la sortie du village, « Pas de la Faye », nombreux campings. Gaffe, supergaffe... Freinage, chicane, accélération, chicane encore, reprise... Sous leurs armures de cuir, les deux hommes étaient en nage.

« Col de la Faye 984 m. »

Un groupe de motards buvaient un coup au bar du col. Ils virent passer les fusées et se levèrent pour suivre ce Bol d'or...

— Wow ! Z'avez vu ça les mecs ? C'est la ZZR et l'Hayabusa !! Comment ça arrache !!!

— Ils sont complètement cinglés... Regarde-moi ça !!

Plongée dans la vallée, vertigineuse, tombée des vitesses, hurlement des mécaniques contrariées, freinage... ils négocièrent le virage, ensemble, deux jets en combat aérien. Raphaël n'était plus qu'à trente mètres, il palpa la combinaison, son arme était toujours là. En fin de courbe, les machines repartirent dans une orgie de décibels.

Un camion sur le pont, pleins phares, coup de corne. Evrard passa dans un trou de souris, Raphaël idem. Limite. Insultes du chauffeur. La Kawasaki reprenait de l'avance. Ne pas le lâcher, plein gaz, risque maximum, ligne droite, à fond ! Compteurs affolés !

Soudain, la corniche !!!

Vertige... droite, gauche, droite, droite encore... petit parapet à gauche, tout petit parapet... sueurs froides... roches acérées côté falaise, des dents prêtes à mordre... adrénaline... Une ligne à haute tension volait d'une montagne à l'autre, portée par des pylônes hideux. En bas, le gouffre, immobile, patient.

Un camping-car fit demi-tour, prenant toute la chaussée, freiiiiinaaaaaage ! No problem. Merci la fourche inversée.

Reprise, à s'allonger les bras, à avaler sa langue. Nouveau panneau : Escagnolles. Dans la visière tout se déroulait comme dans un DVD en mode accéléré :

motosgaréesgenêtsgarriguevoituresgravillonsbandesblanchesfalaisecamionsp

« Col de Valferrières : 1169 mètres. »

Vingt mètres d'écart. Raphaël mit la gomme. Toute la gomme, son bolide fondait sur la Kawasaki. Il le tenait ! Enfin !...

... et Evrard bifurqua à gauche, direction Mons, prenant la banane à l'envers : plus court. Raphaël, emporté par son élan dépassa la bifurcation. Freinage, roue arrière bloquée, fumante... demi-tour. Il lança l'Hayabusa en fusion sur la petite route, étroite, plongeante. Et sans parapet.

« Département du Var, pays de Fayence. »

Il fallait le rattraper, tout tenter. Virage en épingle, il pencha la machine, à la limite du décrochage, à bouffer du goudron, le carénage toucha le sol. À gauche, des grillages empêchaient les chutes de pierres ; à droite la vallée du fil, le vert des pins, le ravin. Raphaël était sur la corde, limite, négociant la descente, virage à gauche, oups !! Une voituuuuuure... Redresser !! ... ça passe !

Là !! Evrard ! Manette à fond. La Suzuki Hayabusa, rugissante, remontait inexorablement la Kawasaki. Le faucon plongeait sur sa proie. À droite, Mons, superbe, perché sur la falaise. Raphaël saisit le Sig Sauer de sa main de gaucher, Evrard à trente mètres... vingt-cinq... vingt... en plein dans la ligne de mire. Ligne droite, moto stabilisée. Il pouvait l'abattre...

Non, pas comme ça.

— Bang ! Première sommation, un coup en l'air.

Soudain, Evrard freina. À mort. Raphaël vit la gomme fumer et l'imita, en urgence. Pas le temps de chercher à comprendre. Le pistolet tomba sur la chaussée. Un pont ouvrait la voie vers le village, un groupe de cyclistes commençait à le traverser tranquillement, occupant toute la largeur. The road is mine.

Les gars s'affolèrent en voyant surgir les motos hurlantes. Tout en dérapant, virtuose, Evrard jaugea la situation... Et fonça dans le tas !

Deux types passèrent par-dessus le parapet, faisant une chute de près de trois mètres. Cinq ou six autres s'affalèrent sur le bitume : frayeur, insultes, blessures, écorchures, fractures... Evrard était passé. Il s'éloigna, gratifiant son poursuivant d'un petit salut moqueur.

Raphaël s'était arrêté, un pied à terre. Mais les cyclistes marchaient vers lui, menaçants. Il fallait qu'ils passent leur colère, il était bon pour un lynchage.

Brandie avec fermeté, la carte de police les stoppa net dans leur élan.

Chapitre 19

Il appela une ambulance, puis aida les cyclistes à se relever. Deux d'entre eux étaient sérieusement blessés. Il téléphona à son collègue :

— Ugo ?

— Oui Raphaël.

Il fut soulagé de l'entendre. Rien de grave ne lui était arrivé.

— Tu vas bien ?

— Ça va.

Lucchi n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet. M&M's l'avaient trouvé inconscient, et l'avaient passé sous la douche. Ils n'avaient pas eu à chercher longtemps la cause de ce réveil difficile. Sur la table du salon, la bouteille de Jack Daniel's était vide. Ça lui arrivait parfois depuis son divorce. Même les gros durs ont la solitude douloureuse.

— Evrard est dans le coin de Fayence. Je viens de le manquer.

— Sérieux ? Merde... Je mets tout le monde en alerte, Truchots6 compris.

— Combinaison noire, visière réfléchissante, moto Kawasaki 1400 ZZR grise.

Il lui donna le numéro d'immatriculation.

Ensuite, il se rendit à la villa d'Evrard, furieux, déçu, inquiet. Il fit la route en sens inverse, à vitesse normale. Le feu de la Renault avait été maîtrisé. Les pompiers avaient pris le relais. Les collègues étaient à nouveau en immersion. Il s'approcha du fourgon, ils le firent entrer. Peu de chance qu'Evrard revienne, mais les gars respectaient les ordres.

Il pénétra dans la maison, et fut d'abord frappé par les tableaux, sinistres. Il descendit dans la pièce au sous-sol. Collection de disques d'opéras, livres, katanas et daïchos de grande valeur. Manuels d'arts martiaux, bottes et combinaison de moto, hakama. Il vit les photos sur le mur, et un portrait de Maria Callas. Tout cela le troublait au plus haut point. Ils avaient tant de points communs. Il avait l'impression d'être à la poursuite de Raphaël Larcher. À la poursuite de lui-même.

Le reste de la maison était richement meublé. La comparaison avec le lieutenant et son salaire de deux mille euros s'arrêtait là. Pourtant, rien ne semblait vivre, hormis cette pièce au sous-sol et la chambre d'Evrard. Raphaël pressentait que cette grande villa n'était qu'une façade sociale, un passage obligé pour cadrer avec son statut et lui permettre de se fondre dans la masse.

Vendredi après-midi. Les musiciens répétaient à l'opéra de Nice. Ugo et Raphaël planquaient dans l'Alfa Roméo, guettant l'arrivée du Consul. Pas question d'entrer sans un mandat officiel.

— Ce fumier essaie de nous faire descendre, et toi tu viens le sauver ! dit Lucchi, remonté.

— Du calme Ugo. C'est un appât du tonnerre, non ?

Le Corse s'était garé à l'ombre, il faisait chaud.

La limousine de Zhao arriva, escortée par deux motards de la police nationale. Le Chinois descendit de la voiture, encadré par ses deux gardes du corps, et entra dans l'opéra. Un officiel accompagnant le consul parla brièvement avec les policiers français, et les salua en s'inclinant. Les motards repartirent alors. Ugo et Raphaël enfilèrent un brassard « police », se plaquant au fond de leur siège. Une moto BMW ralentit, puis s'éloigna. Fausse alerte. Un taxi approcha, et stoppa. Un homme en sortit et regarda autour de lui.

— Putain, c'est lui !

— Go ! Go !

Evrard monta les marches et entra. Les deux policiers traversèrent la route. Ils pénétrèrent dans le hall, arme à la main, Raphaël montra sa carte à la fille de l'accueil. Lucchi posa un doigt sur ses lèvres en signe de silence.

À l'intérieur, la bataille avait déjà commencé. Seules la scène et la régie étaient éclairées. Un garde du corps plaquait Zhao sous les sièges. Sous le regard des musiciens abasourdis. L'autre garde visait Evrard pour l'abattre. Mais celui-ci avançait dans la pénombre en changeant de direction à chaque seconde. Il lança un poignard et le gorille s'écroula sans tirer.

Un fauteuil explosa à dix centimètres d'Evrard. Trop pressé de lui en coller une, Lucchi l'avait manqué. Evrard plongea sur le sol. Les musiciens s'enfuyaient, laissant leurs instruments sur la scène. Les deux policiers remontaient les rangées de sièges, chacun de son côté, en alerte. Un éclair d'acier surgit de derrière les sièges. Lucchi recula de justesse. La lame frappa le canon du gros revolver qui roula sous les fauteuils, puis elle se planta dans un dossier. Lucchi attrapa le poignet

d'Evrard pour l'immobiliser. Ce dernier saisit alors le bras du Corse, préparant une projection.

Mais cet adversaire, c'était autre chose que ceux qu'il avait combattus jusqu'ici. Ugo Lucchi, c'était la rue, le corps à corps, des muscles forgés dans la boue, l'eau glacée et les épines du maquis. Un béret vert qui avait affronté la morsure du désert et la moiteur des jungles, en planque avec son fusil... un guerrier de Sparte. Evrard se fit surprendre par une claque. Une vulgaire mandale, mais Made in Lucchi. Le Scud l'ébranla et le policier enchaîna par un coup de tête. Le crâne rasé éclata le nez du Russe qui recula, titubant. Il posa sa main sur son visage, puis regarda, incrédule, le sang sur sa main. Les deux hommes échangèrent un regard incandescent. Lucchi s'avavançait menaçant, mais déjà, Evrard s'était repris. En prestidigitateur, il fit apparaître un wakizashi, le sabre court des samouraïs. Il le fit siffler devant lui et Lucchi recula devant cette nouvelle menace.

— Hey ! Jette ton arme.

À l'autre bout de la rangée, Raphaël barrait le chemin, arme au poing, mais son collègue était dans l'axe.

Evrard hésita un instant, puis leva les bras et s'avança vers Raphaël avec les yeux fous d'un kamikaze.

Le Sig Sauer claqua, brisant le wakizashi au niveau du départ de la lame. Evrard jeta le sabre vers Raphaël qui se baissa pour l'esquiver. Quand il releva la tête, l'autre était déjà sur lui, poignard en main. Pas le temps de se relever : user de la technique à genoux. Il para en position mi-assise, et abaissa les mains pour réaliser une clé. Evrard lâcha le couteau. Raphaël attira la tête vers lui pour capter l'énergie de l'attaque et pivota sur ses genoux en soulevant l'autre bras de son adversaire. Ce dernier fut projeté, et se dressa, furieux. Hanmi handachi shomen-uchi kaiten-nage. Lucchi venait de récupérer son arme. Evrard s'enfuit avant qu'il n'ait le temps de viser. Raphaël courut vers la sortie. Arrivé à l'extérieur, il scruta la rue. Rien. Pas un mouvement de foule, pas même un signe, une attitude des passants indiquant une direction à prendre. Evrard s'était encore évaporé, aussi volatil que le parfum...

— Merde.

Le garde aida le consul à se relever. Zhao regarda le corps sans vie de son homme, et marcha vers les policiers français en réajustant les plis de son costume :

— Lieutenant Larcher, capitaine Lucchi... C'est la deuxième fois que vous me sauvez la vie, lieutenant. Je vous remercie grandement tous les deux. Je veillerai à ce que vos supérieurs soient

informés de votre courage et de votre valeur.

Il parla en chinois à son homme, qui décrocha son portable.

— Nous n'avons fait que notre devoir, dit Raphaël.

Lucchi était encore en ébullition, il serrait les poings. Ses yeux lançaient les mêmes étincelles que sur les eaux sombres du lac Léman.

« Et toi, comment tu connais nos noms ? »

Chapitre 20

Trois jours passèrent. Trois jours et trois nuits de mauvais sommeil. Pas la moindre trace du fugitif. Les flics écumaient les hébergements de la ville. La gendarmerie explorait les cabanons et villages de l'arrière-pays. La police de l'air et des frontières était en alerte. Les hommes de Ronzier relançaient leurs indics, sonnaient aux portes. Tout était bon pour trouver un fil à tirer : concessions de motos, syndicat des parfumeurs, commerçants... Evrard fréquentait les cafés et les restaurants du vieux Grasse. Pourtant, nul ne semblait le connaître vraiment. Une constante revenait dans les déclarations : il vivait et sortait toujours seul.

17 heures.

Le portable de Lucchi sonna.

— Allo, capitaine ?

— Oui, Taieb.

Taieb, c'était le « cousin » de Lucchi, son indic.

— J'ai entendu dire que tu cherches une moto, une grosse Kawa.

— Exact. Kawasaki 1400 ZZR, grise. Tu as l'immatriculation ?

Raphaël l'avait noté sur sa main, puis sur son carnet, qu'il tendit à Lucchi. Taieb annonça le numéro : c'était ça, pile-poil.

— Et d'où tu la connais, cette bécane, Taieb ?

— Elle est devant moi.

— Hein ?

— Viens, capitaine, je t'explique.

— J'arrive, Taieb. J'arrive !

Il raccrocha.

— On descend à Nice. Je crois qu'on a retrouvé la moto.

Lucchi emmena Raphaël dans le quartier de l'Ariane. Raphaël jetait un coup d'oeil en se laissant conduire. Depuis son départ à Paris, ça n'avait pas trop changé. La cité de l'Ariane, reléguée au fond de la ville, était entourée d'une cimenterie, d'un cimetière et dominée

par l'autoroute. Un incinérateur géant donnait une touche finale à ce qui faisait le charme des lieux.

ZEP, Zone franche, nouveaux équipements publics, cantonnement de CRS, commissariat ouvert la nuit... Rien n'y faisait. Tous ceux qui le pouvaient fuyaient l'Ariane, tentant de rejoindre les quartiers où vivaient ceux qui décidaient où devaient se construire les usines d'incinérations, les autoroutes et les cimenteries. Là où on choisissait quels immeubles porteraient des antennes de téléphonie mobile.

Ils roulèrent vers des hangars aux toits rouges, au bout de la zone. Sur son scooter, un gamin prit son portable pour avertir que quelqu'un arrivait. Lucchi tourna dans une allée glauque, sans trottoirs, jonchée de papiers, de mégots et de canettes vides. Des entrées étaient murées, les façades étaient recouvertes de tags. Le soleil restait prudemment derrière les collines. Quand l'Alfa Roméo s'approcha, une porte s'ouvrit. La voiture entra, puis la porte se referma aussitôt.

— Écoute, Raphaël, ce qu'on va voir là-dedans, ça n'existe pas. C'est un mirage...

— Ah ? ... bien sûr. Un mirage.

17 h 50

À l'intérieur, ça s'activait. Un groupe électrogène alimentait les lampes et un compresseur. On démontait une BMW, entièrement. Certains s'affairaient sur une Porsche. Ça sentait l'huile, le caoutchouc, la sueur. Il y avait des piles de pneus, et tout un tas de pièces détachées. Un gars les chargeait dans un fourgon. Raphaël revivait l'ambiance de son enfance, le garage VAG où travaillait son père. Là, c'était la version underground. Taieb s'approcha de Lucchi, et posa sa main sur son cœur.

— Salam Allekoum !

— Allekoum Salam, Taieb.

— Je t'offre le thé à la menthe, capitaine ?

— Pourquoi pas !

Taieb souriait. Rien à craindre de Lucchi. Son commerce de pièces détachées « tombées du camion » ne risquait rien tant qu'il le renseignait. Et des renseignements, il en avait à revendre. Il devait peser dans les 90 kilos pour 1 m 65. Sa rondeur bonhomme mettait les gens en confiance, mais Taieb était toujours à l'affût d'une combine. Lucchi l'avait choisi pour son profil de gagne-petit : jamais de drogue, jamais de gros coup, et surtout, pas de braquage.

Il regarda Raphaël d'un air interrogateur.

— Voici le lieutenant Larcher, c'est mon partenaire.

Rassuré, il souleva la théière et servit en montant le bras pour que le thé se mélange. Il avait le coup. Raphaël prit sa tasse, et marcha vers la moto.

— C'est bien celle-là. C'est le numéro.

— Dis-moi, Taieb, comment elle est arrivée là ?

— Hafid ! Viens voir.

Un jeune type leva le nez, posant sa clé à molette. Il approcha en roulant des mécaniques. Une caricature.

— Dis-lui au capitaine. Où tu l'as eu la moto ?

— Je l'ai achetée à un keum. Sa mère ! Un vrai ouf !

Lucchi plissa les yeux.

— Comment ça ?

— T'as vu la bécane ? Comment elle déchire sa race ! Trois mille euros je l'ai payée ! À Cagnes-sur-Mer, j'étais. Je m'disais c'tait ça qu'y m'fallait pour pêcho des meufs. L'est arrivé derrière. M'a dit un truc genre : « Si t'es de retour dans moins d'une heure, je te la laisse à trois mille ! »

— Et ?

— J'ai pas traîné, c'est clair.

— Tu sors trois milles comme ça, toi ?

Hafid s'agita, balançant d'un pied sur l'autre. Comme s'y attendait Lucchi, il lâcha une connerie :

— On m'a prêté, là, tu vois ?

— Ouais. Je vois.

Lucchi avait l'habitude de ces bébés requins. Il savait s'en servir. Lui, ce qu'il voulait « pêcho », c'était les gros poissons.

— Ce mec, il était comment ?

— Blond, genre sportif, et tout.

— Il avait une combinaison de moto ?

— Nan, jean et sweat à capuche. Style beau gosse. Fute taille basse, pompes de bowling Nike. Normal, quoi. Mais ça f'sait bizarre sur lui.

— Pourquoi ?

— Y parlait comme un bourge.

— Quel âge ?

— Trente, par là.

— Il est parti en voiture ?

— Non, non, à pied.

— Il t'a rien dit de spécial.

— Heu, il m'a dit...

— Quoi ?

— De changer les plaques, quoi !

— Mouais. OK Hafid, merci.

— Capitaine...

— Oui.

— Je peux garder la Kawa ? Je la kiffe grave, elle est trop mortelle !

Mortelle ! Il ne croyait pas si bien dire.

Lucchi regarda Raphaël qui acquiesça en clignant des yeux, amusé. Lâcher du lest, ça pouvait aider.

— Quelle bécane ? Pas vu de bécane.

Sourire du gamin.

Le Corse se tourna vers Taieb.

— Il a le permis au moins ?

— Oui, capitaine, et c'est un sacré pilote.

— Pas de conneries, OK ? Et change les plaques ou il est mort.

— Sûr capitaine. Et tu sais, si tu as besoin pour l'Alfa Roméo...

— Déconne pas avec moi Taieb !

— Je rigole, capitaine, je rigole !

Chapitre 21

« Que l'homme n'aime rien, et il sera invulnérable. »

Tchouang-Tse

18 h 05

Ils montèrent dans l'Alfa, Hafid ouvrit la porte. La voiture s'élança, et le jeune homme referma aussitôt.

— Si je perds ma bécane, je saurais où me renseigner...

— On n'est pas venu pour rien. Plus la peine de chercher Evrard sur cette moto. Faut faire passer le mot.

Le coupé Alfa remontait les boulevards. Le six cylindres laissait chanter doucement ses soupapes. Les silhouettes des passants apparaissaient comme des fantômes aux yeux de Raphaël. Il n'était pas dans son assiette, essuyant la moiteur de ses paumes sur son jean. Son sixième sens de flic, d'aïkidoka l'alertait. Il avait déjà vécu ça. Un tremblement de l'âme, un séisme en profondeur qui annonce une catastrophe imminente.

Les deux hommes passèrent chez Raphaël. Ils avaient besoin d'un café. Raphaël ramassa une enveloppe qui avait été glissée sous la porte. Il l'ouvrit nerveusement, et trouva un billet en italien pour « Tosca », à la Scala de Milan. La date était celle de l'affrontement avec Evrard. Trois lignes étaient écrites à la main au dos du billet.

LE PRINTEMPS S'EN VA.

LE RAPIDE FAUCON N'A PAS

SURVEILLÉ SON NID.

Raphaël était livide.

— Un haïku.

— Fais voir ! Cette fois, il t'est destiné personnellement... mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Raphaël reprit le papier, le fixant intensément.

— Je ne sais pas... attends... « Le printemps s'en va... »

Il réfléchissait. Le printemps... la saison... on était fin juin... mais aussi la jeunesse... la jeunesse s'en va... « Le rapide faucon »... le rapide fau...!! Hayabusa !

— En japonais, faucon se dit hayabusa ! « le rapide faucon n'a pas surveillé son nid... »

Soudain, il comprit. Sa tête allait exploser, son corps n'était plus qu'une flamme, il sentit son coeur s'arrêter. Mais c'était pire que la mort.

— Lila ! Non...

Un voile de sang passa dans le regard de Lucchi. La porte de l'enfer s'ouvrait.

Chapitre 22

Raphaël téléphona à son père et tomba sur le répondeur. Il était pris entre une angoisse sourde et l'espoir de s'être trompé. Il appela Jane... répondeur...! Un gouffre s'ouvrait devant lui. Les deux policiers sautèrent dans l'Alfa. Les mains crispées sur le volant, Lucchi faisait mine de ne pas voir la jambe de Raphaël qui bougeait nerveusement.

18 h 20

Il pila devant la maison. Raphaël courut, la porte était ouverte. Son angoisse se changea en terreur. Il ne s'était pas trompé. Jane et Guy, sur des chaises, dos à dos, étaient immobilisés par une montage de rouleau adhésif.

Raphaël décolla celui qui bâillonnait son père.

— Lila ! Raphaël ! Il a pris Lila !!!

Un coup de poignard, un fer rouge planté dans le coeur. Raphaël tomba assis sur le sol, le visage déformé par la douleur. Lucchi délivra les deux prisonniers, trempés de sueur, terrifiés, anéantis par le chagrin. Raphaël pleurait en silence, méconnaissable, transpercé par les yeux d'Alicia. Pour la seconde fois de sa vie, il sentit l'appel de la tombe.

Un portable sonna. Il avait été déposé sur la table du salon. Tout proche, Raphaël s'en empara. L'écran LCD, laconique, indiquait « appelant inconnu ».

Il décrocha. « Tosca » résonnait en fond sonore.

« Viiiiiiiissiiii d'aaaarte, viiiissi d'amooooooooore... »

Quelqu'un parla enfin :

— Je crois qu'on en était là, à Milan. La diva entamait l'aria.

— Kharkov ?

— Kharkov ? Incroyable ! Quel flic ! Mais appelle-moi Evrard, je préfère.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est parti pour le dernier acte, lieutenant. Pas de fausse note.

Raphaël ne pleurait plus, la haine durcissait sa voix :

— Où est ma fille ?

— Elle est là. Elle va bien... pour l'instant... écoute-moi bien...

— Non toi, écoute-moi ! Touche à un seul de ses cheveux, et je...

— Ne me menace pas, voyons ! Tu vas faire tout ce que je te dis. Tu sais de quoi je suis capable. Ne me cherche pas.

Guy prit la main de Jane. Lucchi était tendu comme un arc. Raphaël mesurait à présent la portée de chaque mot.

— Je veux l'entendre.

— Bien entendu. Dis bonjour à ton papa.

Il entendit sa voix. Elle était en vie, mais elle était bien entre ses mains. Raphaël n'était plus que sa marionnette. Une atroce brûlure pointait à ses yeux.

— Papa ? Papa ! je suis...

Il ne distingua pas la fin de sa phrase. Evrard avait repris le téléphone.

Angela Gheorghiu lançait sa voix cristalline vers les cieux. Les reproches que Tosca fait au ciel. Raphaël les prit pour son compte.

« Perchè, perchè, Signore,

ah, perchè me ne rimunerì così ? » ¹

— Prêt pour le final, lieutenant ? Tu verras, il sera grandiose.

— Tu es cinglé !

— Peut-être. Mais là, c'est moi le chef d'orchestre. Il va falloir marcher à la baguette... Alors, garde bien ce téléphone. Ce sera ta partition, quatre bémols à la clé :

Essaie de me baiser, elle meurt.

Fais appel à la flicaille, elle meurt.

Échoue à ta mission, elle meurt.

Sois en retard, elle meurt.

Un conseil : suis le tempo, et ne change pas de tonalité.

— Espèce de salopard. Un dièse : fais-lui du mal, TU meurs.

— Tu verras, c'est une partition facile à jouer pour un virtuose de ton espèce. Je sais tout de toi, et c'est vraiment impressionnant lieutenant Larcher. En plus, tu sais piloter une moto. Remarquable,

vraiment... dommage que tu ne saches pas veiller sur tes femmes.

Il remuait le couteau dans la plaie. Dans les plaies. S'il l'avait eu à sa portée, Raphaël aurait pu l'étrangler. Il parla d'une voix blanche :

— J'écoute.

— C'est le dernier acte, lieutenant. Obéis et je te rendrais ta fille. Mais avant, voilà ce que je veux...

20 h 40

Lucchi la jouerait à sa façon. Il se souvenait qu'au Japon, les armes à feu avaient mis fin au règne des samourais. Ça tombait bien. Il se rendit à l'adresse qu'il avait obtenue. L'immeuble crasseux, l'odeur, les regards des types assis dans la montée, tout semblait dire « dégage ». Il en fallait plus pour impressionner l'ancien légionnaire. Il interpela celui qui avait l'air le plus mauvais. Un petit brun aux yeux noirs, du genre roquet.

— Salut, je cherche Jovovic. Tu sais où il crèche ?

Ceux qui étaient assis se levèrent.

— Qu'est-ce tu lui veux à Jovo ?

Lucchi agita une liasse de billets.

— Parler business.

À la vue du fric, le gars pencha la tête sur le côté. Au regard qu'il échangea avec les autres, Lucchi comprit qu'il réfléchissait mal. Il souleva son blouson, laissant apparaître son Magnum 44. Le type pencha alors la tête de l'autre côté. De toute évidence, ça lui réussissait mieux, du point de vue de la réflexion.

— Attends ici.

Il disparut une minute. Une minute d'un silence pesant à attendre, entouré de gueules menaçantes. Le gars revint, et l'invita à le suivre d'un signe de tête. Lucchi avança en regardant dans les yeux celui qui avait l'air le plus con.

Ils montèrent dans un ascenseur immonde. Les parois étaient taguées, les boutons fracassés, ça sentait la pisse. Le roquet mâchait son chewing-gum. Il ne quittait pas le corse des yeux. Ils arrivèrent à un étage. Impossible de savoir lequel, l'afficheur était HS. Lucchi sortit de l'ascenseur. L'autre repartait déjà, indiquant la direction de son doigt : une porte au bout du couloir. Musique de rap dans l'appartement. Quand il approcha, elle s'ouvrit. Une armoire à glace barrait l'entrée. Sale gueule, encore. Le type écarta les bras de

Lucchi et prit le Magnum, puis le fit entrer. Il découvrit la tête de Jovovic : pas mieux. Un grand nez tordu, les cheveux gras, la peau luisante, les yeux noirs, un survêt Tacchini.

— Tu cherches quoi mec ?

— Un fusil à lunette. Pour tir de nuit. Un bon.

Le rappeur braillait tout ce qu'il pouvait.

— Et pourquoi chez moi ? Qui t'a dit que tu trouverais ça ici ?

— Je sais, c'est tout. Si tu baissais ton rap à la con ? On s'entend pas.

Jovovic s'alluma une clope. Il stoppa la musique.

— T'as des couilles... ou alors t'es complètement barré.

— Comme tu veux. Alors ?

— Alors quoi ?

— Écoute, me fais pas perdre mon temps. Si tu peux pas, j'irai voir ailleurs.

Il venait de toucher un point sensible. Jovovic prit sa clope en main pour parler :

— Y'a pas d'ailleurs, t'entends. Si tu veux du matos, tu passes par Jovo. Si tu passes par Jovo, t'as du bon matos. Il te le faut pour quand ?

— Cette nuit.

— Houlà ! C'est vite là, ça...

— Ouais. C'est vite là. Tu peux ou pas ?

Jovo réfléchit un moment, regardant son acolyte, qui lui faisait non de la tête. Il passa outre.

— J'ai. Mais vu ton délai, y'aurait qu'une arme de chasse.

— Ça peut peut-être aller, ça dépend.

Le serbe tapota quelques instants sur son ordinateur portable, puis le retourna vers Lucchi.

— Carabine à répétition manuelle BROWNING X-BOLT Hunter, canon de 66 cm, à détente directe. Super précis. Lunette Swarovsky Z6 i 1,7-10x42, le top.

— Ça pourrait faire.

— Faut te la régler ?

Ce n'était jamais réglé comme il le voulait.

— Non, je m'en charge. Combien de temps pour l'avoir ? On m'a dit que t'étais rapide.

— Qui ça « on » ?

— « On ».

— Tu fais chier, mec !

Jovo partit dans une pièce adjacente. Lucchi entendit les bribes d'une conversation téléphonique. Debout, bras pendants, poings fermés, le cerbère ne le quittait pas des yeux. Jovo revint.

— Une heure. Et c'est quatre mille.

— Ce matos, y'en a pour trois mille cinq à tout casser.

— Ouais ! Mais toi, il te le faut pour cette nuit... Quatre mille.

Et on paye tout de suite.

— Avec les cartouches ?

— Avec les cartouches.

— OK, mais j'attends là, avec toi. Tu sais jouer aux cartes ?

Poker ?

Il sortit un jeu de cartes et s'assit en le posant sur la table, sous le regard incrédule de Jovovic. Soudain, le Serbe éclata de rire :

— Tu me plais toi, t'es vraiment cinglé !

Il s'assit face à lui. Lucchi posa des billets sur la table.

— Mise de vingt minimum. Coupe.

Au bout d'une heure, on frappa. Le roquet entra et déposa une caisse sur le sol, puis il murmura quelque chose à l'oreille de Jovovic et repartit. Lucchi se leva. Jovovic ouvrit la caisse et en sortit le fusil, puis le tendit à Lucchi avec un drôle d'air.

— Tu me prends pour un con...

Lucchi examinait l'arme et le viseur.

— Pourquoi tu dis ça ?

— T'es un flic !

Lucchi posa le fusil dans la caisse.

— Écoute. Je m'intéresse pas à ton business. J'ai besoin d'une arme qui soit pas une arme de flic.

Furieux, Jovovic se tourna vers son gorille.

— J'aime pas ça putain !! Fouille-le encore !

Lucchi se laissa faire.

— Il a pas de micro.

Jovovic était sur le fil du rasoir. Lucchi planta ses yeux dans les siens.

— Tu veux ton fric ou pas ?

Le Serbe hésitait entre la fureur, la crainte et la cupidité. Il opta pour l'option 3.

— OK. Envoie.

— J'avais quelque chose en entrant...

Jovovic fit un signe de tête à son homme qui sortit le Smith & Wesson de sa poche. Il ouvrit le barillet et retira toutes les balles, puis donna le revolver au Corse. Lucchi posa les billets sur la table, et décida de le chatouiller encore un peu.

— 3800, t'as perdu 200 au poker.

Il prit la caisse et sortit, ignorant les paroles de Jovovic :

— Je veux plus te voir ici, mec !

21 h 35

Il chargea le fusil dans l'Alfa Roméo. La nuit de juin s'annonçait, lourde, épaisse. Ça sentait l'orage. Le six cylindres gronda, et la voiture prit la voie rapide. Raphaël n'aurait pas accepté qu'on le couvre, mais Ugo Lucchi ne le laisserait pas tomber. Son collègue marchait droit dans la gueule du loup. Et il risquait d'y rester, avec sa putain de chevalerie. Pour Lucchi, les combats à la régulière n'étaient plus à la mode, surtout depuis son passage à Sarajevo. Même en Corse, les bandits d'honneur avaient disparu. La guerre moderne, c'était la surprise, le coup de pied dans les couilles, le truc qui vous frappe au moment le plus inattendu.

Il gara l'Alfa dans la cour de sa villa, et ouvrit son garage. Puis, il lança un regard circulaire. Personne. Lucchi prit la caisse contenant le fusil et entra pour la déposer sur son établi. Il referma aussitôt la porte basculante.

Ensuite, il s'assit et alluma la lumière. Il démontra entièrement l'arme pour inspection, puis la remonta. Il faisait ça avec une facilité déconcertante. Il entreprit le réglage de la lunette de visée. Fort grossissement. Zoom 32X. Il avait repéré le lieu du rendez-vous. Il serait posté à 200 mètres, du gâteau pour un tireur de sa trempe. Il n'avait plus qu'une idée en tête : aider Raphaël. Sauver la petite. Il monta dans la maison et visa un point depuis la fenêtre, évitant de se

faire remarquer. Les rafales de vent pliaient les cyprès, il prendrait son anémomètre et sa calculette, deux outils qui avaient fait rire ses camarades de la 4^e compagnie. Au début... Contrôle de la parallaxe. Il posa le fusil sur son support, et visa en bougeant la tête. Haut, bas, gauche, droite. OK. Réglage du réticule, idem. Bon matériel. Il repassa par le living-room et stoppa devant la bouteille de Jack Daniel's. La journée avait été difficile...

Non. Il devait être à cent pour cent. La nuit s'annonçait autrement plus rude. Il descendit au garage. Dissimulant le fusil sous un linge, il remonta la porte basculante. Quand il releva la tête, bras en l'air, il le vit. Trop tard. Lucchi put lire sa propre stupeur sur la visière argentée du casque. Il sentit le froid d'un métal traversant ses entrailles et lâcha le fusil. Il ouvrit la bouche, incapable du moindre son, et put entendre sa voix :

— C'est pas bien de tirer sur les gens sans sommation, capitaine !

La lame repartit en arrière. La douleur remplaça la stupeur. Ses jambes l'abandonnèrent, sa tête heurta le sol. Il entendit la moto démarrer. Rassemblant ses dernières forces, il plongea la main dans sa poche, palpa son portable. Touche d'appel. Bis. Il posa le téléphone près de sa tête, plus la force de le tenir.

— Ouais, Ugo ?

— Hhhhhh... Ra... Raphaël... il...

— Ugo ?! Ça va ? Ugo ! Merde...

— Chez... chez moi... hhhhhh... hhh...

Son sang se répandait autour de lui, le froid l'assaillait. Un voile obscurcissait sa vision. Les ténèbres.

— Tiens bon ! Tiens bon Ugo !!

— ...

Il était trop loin pour pouvoir s'y rendre. Evrard avait manœuvré tel un serpent.

Lila, Ugo... Le goût de bile ne le lâchait plus. Avant l'affrontement, l'ennemi frappait ses proches pour l'affaiblir. Les flèches se plantaient l'une après l'autre, lui transperçant l'âme. Il saisit son portable et envoya une ambulance au domicile de Lucchi. Puis il sortit son arme et vérifia le chargeur. Il baissa la visière et lança la moto dans la nuit, rage au coeur.

Chapitre 23

22 h 15

La nuit submergeait le ciel enflammé du crépuscule. On distinguait des lueurs sur les îles du Frioul. Des éclairs de chaleur allumaient la mer par saccades. Marseille s'étoilait de lumière artificielle. Ce soir, on sortait en famille, mère et fils, Xue et Huang Zhao. Shou Hsing Zhao était resté au consulat. Il vivait reclus depuis l'attentat à l'opéra de Nice, et voulait empêcher les siens de sortir ce soir-là. Alors, son épouse lui avait demandé une explication sur toute cette affaire, et il avait botté en touche comme toujours. Mais, depuis l'attentat de Milan, Xue avait changé. Elle ne resterait pas l'otage d'une histoire dont elle ignorait tout. Elle avait glacé Zhao d'un seul regard et il leur avait permis de sortir, sous la protection de ses meilleurs agents.

Huang avait choisi un restaurant panoramique : Le Peron. Au programme : se laisser faire, regarder la lune éclairer les îles du Frioul, un verre de vin blanc frais à la main, en picorant les mises en bouche. Le menu chantait la Provence chic : « Méli-mélo de jeunes légumes sur une aubergine confite au jus, vinaigrette acidulée... chipirons farcis aux légumes épicés... filets de rougets juste claqués... soupe de poisson de roche, rouille et pain grillé... »

Pour le chauffeur et les deux gardes, restés à l'extérieur, méli-mélo de nouilles au gingembre froides, façon Tupperware.

Xue était une femme remarquable d'intelligence, médecin de formation. Elle avait arrêté sa pratique pour suivre Zhao et veiller à la santé de Huang. Toujours présente et élégante dans les événements protocolaires, elle s'acquittait de sa tâche avec sérieux. Elle aimait cette vie, elle aimait son mari. Cependant, une ombre persistait entre les deux époux. Elle ignorait d'où venait ce cœur qui battait en son fils unique, mais elle était persuadée que son époux le savait. Or, il niait, prétextant ne rien connaître de la provenance de l'organe. Xue était persuadée que c'était une chose impossible. Shou Hsing Zhao avait remué ciel et terre pour trouver un cœur de rechange à son fils. Il connaissait des militaires hauts placés, des membres du gouvernement. Elle-même, encore médecin à l'hôpital de Guangzhou, avait fait fonctionner ses puissants réseaux. Mais les fichiers donnaient toujours la même réponse, désespérante.

Trop longtemps, elle avait fait semblant de croire à la version de son époux. C'était tellement commode. Or elle savait que

depuis les vagues de protestation internationales, les prisonniers signaient « de leur plein gré » un papier, autorisant le prélèvement d'organes. En détention... dans un pays qui pratique la torture et où les ONG n'ont pas droit d'entrer...

Elle connaissait ces chambres occupées par des patients étrangers, venus faire un drôle de tourisme. Elle était informée que les hauts fonctionnaires, hommes d'affaires et célébrités, bénéficiaient de traitements de faveur pour les transplantations. Xue n'ignorait pas que des milliers de familles réclamaient en vain le corps de leurs proches exécutés. Enfin, elle n'ignorait pas l'existence des 1000 laogaïs, ces camps de rééducation sous forme de fermes d'usines ou de mines. Les directeurs des camps usaient de cette main-d'oeuvre bon marché en chef d'entreprises. Thé noir, coton, jouets, ciment, amiante, pièces autos et autres articles y étaient produits pour l'exportation. Les Occidentaux étaient alors ravis d'acheter des grille-pains à neuf euros. Les prisonniers étaient des dissidents au régime, des activistes pro-tibétains et un nombre importants de pratiquants de Falun gong. Un total de 4 à 6 millions de prisonniers selon la Laogai Research Foundation. Un vivier, une nasse.

Xue se concentrait sur le raffinement des mets, tentant d'oublier la pâleur de son fils. Il portait un costume qui masquait en partie sa maigreur. Le noeud de sa cravate était parfait. Ses yeux brillaient d'intelligence. Il projetait de se rendre à Genève pour retrouver quelques amis. Xue s'y résignait, mais son inquiétude subsistait. Elle craignait pour sa santé, et aussi pour sa vie à présent. Que voulait cet homme à la Scala ? Après qui en avait-il ?

Pourtant, elle ne ferait rien pour empêcher ce voyage. Huang avait trente-trois ans. C'était un fils merveilleux, aimant, brillant, et courageux. Ce n'était pas le courage flamboyant des héros guerriers, mais celui d'un enfant, puis d'un homme accroché à la vie. Huang avait enduré tous les traitements, toutes les contraintes, toutes les hospitalisations, toutes les intubations sans jamais se plaindre. Elle ne connaissait rien de plus héroïque. Souvent, elle aurait baissé les bras devant tant d'adversité, seule à l'accompagner dans ces moments, du fait des fonctions de son époux. Mais il suffisait qu'elle le regarde pour reprendre courage. Huang ne renonçait jamais, luttant de toutes ses forces, conscient de l'incroyable cadeau qui lui avait été fait : vivre. Elle ne l'avait que trop couvé. Transplanté ou pas, il devrait prendre son envol. Il fallait que ce coeur batte pour quelque chose.

23 h 40

Message de Laure sur le portable de Raphaël :

« Raphaël, le Smur est arrivé chez Ugo Lucchi in extremis. Il

est vivant, grâce à ton appel. Ils l'ont transfusé sur place ; malheureusement, le pronostic vital est réservé. Le katana l'a traversé de part en part. Ils l'ont mis en coma artificiel. Ils doivent l'opérer d'un moment à l'autre. Je te tiens au courant. C'est mon ami Jean-Yves qui l'opère, c'est le meilleur sur Nice. J'ai suivi tes instructions pour ton père et Jane. Ils sont en sûreté en Italie chez qui tu sais. J'ai aussi quitté le bateau. Raphaël... que se passe-t-il ? Où est ta fille ? Ton père n'a rien voulu me dire, et Jane a éclaté en sanglots. Je suis très inquiète. Rappelle-moi. »

1 h 04

À la fin du dîner, la Mercedes consulaire reprit la corniche, en direction du Prado. Tout alla très vite.

Un fourgon, lancé à pleine vitesse, les percuta sur le côté. Le chauffeur ne vit rien venir, car le véhicule roulait tous feux éteints. Le choc fut terrible. Les airbags s'ouvrirent dans un fracas apocalyptique. La Mercedes en était truffée. Quand ils se dégonflèrent, le chauffeur et l'un des gardes du corps étaient inconscients. Ils se trouvaient du côté de l'impact.

Le conducteur du fourgon en descendit. Le second gorille, ébranlé par le choc, tenta de lui barrer la route. Le combat dura un dixième de seconde. Le Chinois reçut un coup de tête, et s'écroula. Ses cent-dix kilos atterrirent sur la chaussée avec un bruit sourd. Il ne se releva pas, le coup avait été donné avec un casque intégral.

L'homme s'approcha de la voiture. Il portait des bottes de moto et une combinaison noire. Xue et Huang se tenaient la main, prêts à la mort. Le motard ouvrit la portière, posa une lame sur la gorge du jeune Chinois pétrifié, le saisit par la cravate, et l'obligea à sortir de l'auto. Une voiture ralentit, puis, ayant évalué la situation, s'éloigna rapidement.

Une moto était garée en attente sur le trottoir. Le motard obligea le Chinois à l'enfourcher, puis le menotta aux poignées de maintien arrière. Une sirène de police approchait.

1 h 06

Le ravisseur enfourcha la moto et mit le contact. L'engin s'élança en direction de la Pointe Rouge. Quand la police arriva, il avait disparu. À un train d'enfer, la moto coupa par les ruelles, remonta jusqu'au Xe arrondissement, puis entra dans un parking souterrain. L'homme détacha Huang, le fit monter dans une BMW et le menotta à la portière. Ensuite, il enleva son casque, gardant sa cagoule Bering qui lui faisait des yeux de chouette. Il la porterait jusqu'au bout. Les cabines de péage automatiques ne posent pas de questions. Il traversa

la nuit marseillaise, fila jusqu'à l'autoroute et fonça vers les Alpes Maritimes. La police rechercherait une moto.

Au désespoir, Xue ne bougeait pas de son siège. Incapable de répondre aux questions des policiers. Elle avait toujours pressenti qu'un jour il faudrait payer pour toute cette histoire. Ce jour était venu.

Chapitre 24

« L'avantage du terrain, les lieux boueux et malaisés... Avec une connaissance exacte du terrain, un général peut se tirer d'affaire en toute circonstance... »

Sun Tzu : L'art de la guerre.

2 h 30

Au CHU de Nice Pasteur, les chirurgiens et leur équipe se préparaient. La nuit risquait d'être longue. Les brancardiers faisaient entrer Ugo Lucchi en salle d'opération. Son état s'avérait extrêmement critique, chaque minute perdue le rapprochant d'une issue fatale.

3 h 07

Le déluge. Des trombes d'eau s'abattaient sur la région de Nice. Il n'avait pas plu depuis des semaines, mais le ciel se vengeait. Le ravisseur fut trempé en un instant quand il sortit de la voiture, mais il ne sentait pas l'eau. La tempête était en lui, force neuf.

Il fit le tour de la BMW et ouvrit la portière. Il en détacha les menottes.

— Allez, dehors !

Mais Huang, terrorisé, ne bougeait pas. La nuit se mêlait à la pluie.

L'homme ôta la cagoule et Huang découvrit le visage de son ravisseur. Il l'avait déjà vu à Milan... un policier français qui se relevait, armé d'un extincteur. Raphaël avait un regard terrible.

— Dehors, j'ai dit !

Huang ne bougeait pas. L'endroit était sinistre, dantesque ; la solitude nocturne d'un chantier du bâtiment. Des grues immenses, avertissant les avions de leur présence par des lumières rouges et des flashes clignotants, des immeubles en construction, des engins de terrassement monstrueux. Un mariage forcé entre la boue, le béton et l'acier. Le vent soufflait en rafales. Les grues, placées en position « girouette », laissaient leurs bras suivre le vent. Le métal gémissait sous la contrainte. Sans ce système de sécurité, elles auraient déjà été à terre. En bas, Saint-Laurent-du-Var s'était recroquevillé, tout comme Huang. Raphaël l'arracha à la voiture et l'entraîna, menotté, sous l'abri

dérisoire d'une dalle ruisselante.

Soudain, une musique apparut, comme tombée du ciel. Un air subtil, implacable et majestueux. Une basse continue, obstinée, entêtante. Tonalité : Ré majeur/ La majeur :

Ré... la... si... fa dièse... sol... ré... sol... la...

Raphaël reconnut le Canon de Pachelbel. Evrard jouait encore. Le portable sonna. Il pressa le bouton et le porta à son oreille sans un mot.

— Bravo lieutenant, magistrale ouverture. Je ne suis pas déçu. Un vrai virtuose !

— ...

— Le monte-charge, sur la gauche. Tu y déposes le Chinois.

— D'abord ma fille !

— Tssst tssst ! Je te l'ai déjà dit : suis la partition, tu n'as pas les cartes. C'est moi qui tiens la baguette. Allez. Andante. Tu m'envoies le colis, je t'envoie ta fille par le monte-charge en retour.

Pas le choix, il fallait obéir.

Les violons jouaient le thème, en canon à trois voix. Le continuo de la basse avançait inexorablement, annonçant l'inévitable affrontement. Evrard avait le sens de l'à-propos. La pièce de musique de chambre était admirablement construite, vibrante d'une précision rigoureuse, comme la toile mortelle qu'il tissait patiemment.

Raphaël poussa Huang dans le monte-charge. La plateforme trembla, puis s'éleva sous la pluie, en cadence, comme une lente marche à l'échafaud.

Ré... la... si... fa dièse... sol... ré... sol... la...

Huang se cramponnait, plus pâle que jamais. Raphaël grimaçait, tentant de distinguer quelque chose. Il avait l'impression d'avoir tiré sa dernière cartouche. Et aussi de se damner, de glisser vers le gouffre du mal.

La musique enflait de toute la puissance du baroque. Le son des violons s'élevait en une fantastique polyphonie. Les mélodies décalées se tordaient dans le carcan de la basse têtue qui restait à la noire, vrillant leurs élans de doubles et triples croches évanescentes à la manière des tripes de Raphaël, soumis à la torture de l'angoisse.

L'élévateur s'arrêta. Il entendit des bruits métalliques, puis la plate-forme s'ébranla à nouveau. Raphaël la regarda descendre, tentant de distinguer une silhouette dans l'obscurité. Des trombes

d'eau frappaient son visage. Le canon de Pachelbel retrouvait sa majesté initiale, inexorable, inéluctable. Le coeur de Raphaël battait à tout rompre, s'accélérait à chaque fois que l'engin passait un étage. Un éclair embrasa l'horizon.

Ré... la... si... fa dièse.

La musique s'arrêta brusquement. Puis, la plate-forme s'immobilisa devant lui : elle était vide.

Il se lança dans l'escalier, tentant d'éloigner ses pensées les plus noires.

Tandis qu'il escaladait les marches aussi vite que ses jambes le lui permettaient, il sentait l'angoisse monter en lui. L'eau ruisselait de toutes parts et la pluie ne faiblissait pas. La lune seule éclairait l'immense chantier. Les fers à béton, en attente de coffrage, pointaient menaçants. Une odeur de poussière de ciment flottait dans la cage d'escalier.

3 h 13

Arrivé au 6e, il sortit son Sig Sauer de l'étui et l'arma. Il monta lentement les dernières marches, reprenant son souffle. Ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité. Sentant le sang courir ses artères, il dégoulinait de pluie, de sueur. De terreur.

Il le vit soudain. Plaquant la torche contre son arme, Raphaël le mit en joue.

— À ta place, je ne ferais pas ça !

L'orage revenait en force. Un éclair zébra le ciel, et l'espace d'une seconde, éclaira toute la scène. Ce que Raphaël découvrit lui donna le vertige. Deux autres silhouettes apparurent. La plus grande était à genoux, menottée à une pile de treillis métallique pour béton armé. La plus frêle balançait au-dessus du vide, les poignets noués à une corde d'alpinisme. Raphaël suivit la corde du faisceau de la lampe, vit qu'elle passait dans une poulie et aboutissait à un mousqueton entre les mains d'Evrard. Il comprit qu'il ne pouvait tirer. Il sentit ses cheveux se dresser.

— Balance ton arme ! Tu as trois secondes. Un !

Il hésitait, les yeux rivés sur la silhouette suspendue. Le tonnerre gronda.

— Deux...

— OK ! OK !! C'est bon !!

Il jeta le pistolet qui dévala la cage d'escalier en cognant

contre les coffrages. Le vent sifflait, soulevant des nuées de poussière âcre. La grue toute proche grinça en une plainte animale. L'eau ruisselait sur les flancs de béton. Raphaël faillit chuter sur le treillis soudé en attente du coulage de la dalle.

— Bien ! Je crois que nous avons une affaire en... suspens...
dit l'ombre d'Ivan en faisant tinter le mousqueton.

La petite silhouette frissonnait sous la pluie. Le vent porta à Raphaël un faible cri, étouffé par un bâillon.

— Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Tu as ce que tu voulais, non ?

— Savoir, mon cher alter ego !

— ???

— C'est si rare de trouver un adversaire de valeur dans ce monde de minables ! Savoir qui est le plus fort ! Qui est le vrai samouraï !!

Un nouvel éclair traversa le ciel, et Raphaël découvrit le sabre japonais, laissé à dessein contre le mur. Le Russe voulait un duel et avait tout prévu.

Saisissant les menottes, il accrocha le deuxième otage au mousqueton. C'était Huang à présent qui, de son poids, retenait la corde.

Evrard alluma un MP3. La musique se répandit sur le chantier désert.

— J'ai cru comprendre que tu aimais aussi l'art lyrique. Qu'est-ce qui fait qu'on se ressemble tant ?

L'air n'avait pas été choisi au hasard : Mozart, le requiem. Dies Irae.

Raphaël braqua sa torche. Il vit la lame scintiller tandis que l'autre approchait en franchissant la passerelle. D'un bond, il fut près du mur et se saisit du katana.

— Pourquoi, Ivan ? Pourquoi tout ça ?

— La justice, lieutenant.

— La justice ?!! La vengeance, tu veux dire.

— Appelle ça comme tu voudras. Je dois justice à ma famille, et je ne peux compter que sur moi seul.

— Il y a des lois, un tribunal international...

— Pour juger les dictateurs de pacotille. Pas les Chinois ! Ils

sont trop puissants. Le Parti a gardé ses méthodes de brute, mais comme maintenant il fait du commerce, on s'en accommode. Ils trafiquent les organes, et alors ? Le monde leur lèche le cul, mon ami ! Il n'y a plus que le business qui compte. Vingt ans que je fréquente les décideurs, je les connais bien. Ils détestent le communisme, mais sont en adoration devant un régime totalitaire qui fait des affaires.

Les deux hommes marchaient lentement, décrivant un cercle, gardant leurs distances. Les pans de la chemise ouverte d'Evrard claquaient au vent comme des ailes.

— Imagine... pas de syndicat, des ouvriers aux ordres... leur fantasme le plus fou. Ils en rêvent tous, ça les fait bander. Il faut les voir faire la queue pour fourguer leurs centrales et leurs zincs. Les gouvernements les suivent... et tous ces cons leur filent les plans... dans dix ans, on achètera des avions chinois. On n'aura plus rien, et on aura tout accepté !

Raphaël désigna Huang.

— J'ai du mal à croire que celui-là soit un criminel.

Il vit des tisons s'allumer dans les yeux d'Evrard.

— Il porte le coeur de mon frère ! Ils l'ont tué pour ça. Comme un chien. Devant moi ! Et je ne peux plus approcher Zhao, par ta faute. Hé, oui lieutenant, tu défends des pourritures... mais tu pouvais m'aider... toi seul étais capable d'enlever son fils. Alors, je t'ai un peu forcé la main...

Le ciel tombait sur la tête de Huang, ignorant du crime de son père. Il posa une main crispée sur sa poitrine. Ce coeur qui battait la chamade lui paraissait plus étranger que jamais. Le néant, le froid l'assaillaient. Il vivait donc à ce prix !

— Et mon collègue ?

— Sun Tzu, lieutenant. L'Art de la Guerre. « Prenez à l'ennemi tout ce qui compte à ses yeux, ôtez-lui toute possibilité de renfort, tout recours. Enlevez-lui tout espoir. » Allons ! Ton ami sniper serait déjà sur l'immeuble d'en face, pointant un laser sur ma tête.

Le combat durerait une poignée de secondes. Il en avait toujours été ainsi, sauf dans les mauvais films d'arts martiaux. Un dernier éclair déchira la nuit électrique. Les deux hommes se rapprochaient, sabres tournés vers le sol. Evrard avait entraîné Raphaël sur un terrain qui lui serait favorable. Il avait reconstitué l'épreuve du Kinone Michi, le treillis soudé remplaçant les racines des cèdres. Les deux samouraïs montèrent leurs sabres au-dessus de leurs têtes et s'immobilisèrent. La pluie s'était arrêtée brusquement. La nuit

suspendait le temps, dévoilant une estampe d'une beauté envoûtante. Les lames, effilées comme des rasoirs, étaient prêtes à mordre. La concentration de Raphaël était extrême. Le requiem résonnait d'une puissance obscure, annonçant le jugement dernier, les foudres de Dieu s'abattant sur un monde corrompu.

« Dies iræ, dies illa, Solvet sæclum in favilla, Teste David cum Sibylla ! » ¹

Ivan frappa avec fureur, Raphaël para. Les deux hommes pivotèrent en même temps, les sabres effleurèrent le sol et remontèrent. Les deux combattants se retrouvèrent en position inversée. Le Russe masquait mal son dépit : le piège des mailles ne fonctionnait pas. Le Français serrait les dents, une brûlure lui tenaillait la jambe. La lame de son adversaire lui avait touché le mollet en remontant. Un regard vers Lila effaça la douleur. Il se mit en mouvement, se déplaçant comme par magie autour d'Evrard, faisant fi du grillage. Devant son air interloqué, il lança :

— Kurama Yama ! Le Kinone Michi... j'ai appris comment voler sur les racines !

— Kurama ? Mais comment...?!

— Maître Nakamura.

— Nakamura ? Yoshi Nakamura ? Mon Sensei ?

— Exactement, Kharkov ! Et le mien aussi...

— Mais... mais qui es-tu ?

La douleur était terrible, mais Ivan était si surpris qu'il n'avait pas remarqué la blessure. Raphaël poursuivit son travail de sape :

— Celui qui mettra fin à ta folie ! Celui qui va te tuer !

Il ne plaisantait pas. En enlevant Lila, Evrard voulait l'entraîner du mauvais côté. Alors soit, mais jusqu'au bout. Il n'était plus flic, juste un père dont la fille était suspendue au-dessus du vide par un salopard. Il le tuerait ; les avocats, les psys, les juges et les geôliers passeraient leur tour. La part sombre de Raphaël était sortie du miroir. Il soupesa le sabre, pensant à Lucchi entre la vie et la mort. C'était sa fureur que le requiem portait à présent.

Quantus tremor est futurus, quando judex est venturus, cuncta stricte discussurus ! ²

Evrard déclencha une botte séculaire du kenjutsu, l'art du sabre des samourais : « battre le fer », cingler la lame de son ennemi pour dévier sa garde et la pénétrer. Il frappa comme un démon, et Raphaël dut subir la manoeuvre. Il savait ce que cela signifiait... et opta alors pour l'impensable : il lâcha son arme et avança, rapide comme un fauve, prenant le sabreur de cours. Tsuki : coup de poing à l'abdomen. Il saisit les mains de l'autre et pivota, dirigeant la lame vers le sol, puis tomba à genoux et passa le sabre par-dessus sa tête. Evrard tenait toujours son arme. L'articulation de son bras se bloqua, entraînant la chute, et Raphaël s'empara du Katana sans même avoir à le ramasser. Yokomen-uchi siho-nage. Il posa la pointe sur la gorge du samourai.

Sans bavure. Yoshi Nakamura avait vu juste... « Un homme d'instinct »...

— Hhhmmmmmm !

La voix de Lila, bâillonnée, épuisée, ruisselante. Raphaël tourna la tête une seconde, dans un réflexe viscéral. Un éclair de douleur le foudroya, il lâcha le katana. Evrard plantait ses doigts dans la blessure de sa jambe. Le policier lança son poing au juger, de toutes ses forces. Son adversaire retomba sur le dos. Les deux sabres étaient sur le sol.

Quelque part.

Dans l'obscurité.

Un coup de pied dans la plaie fit hurler Raphaël. Il posa un genou à terre, un bras enserra son cou, en position d'étranglement. Soudain, la lune émergea de derrière les nuages. La menace apparut devant lui, un fer à béton, dressé en prévision du coulage des piliers de la terrasse. Un véritable poignard de trente centimètres. Evrard aussi l'avait vu, et appuyait de tout son poids. Le pal approchait. Les deux hommes hurlaient sous l'effort, puisant leur énergie dans la bestialité. La vue de Raphaël se brouilla, la force de l'étreinte l'étouffait.

Le métal toucha sa gorge, l'électrisant. Il poussa de toutes ses forces, et s'en découvrit de nouvelles. La menace recula. À peine, quelques centimètres chèrement gagnés, mais il était au bord de l'implosion, ses muscles étaient tétanisés. Evrard lui posa une main sur la tête et appuya de plus en plus fort.

C'est alors que Raphaël accepta. Pas la défaite, non. À deux doigts de la mort, il renonça à son armure de chevalier, à sa pureté idéaliste. Il fallait se salir les mains, souiller son âme, puiser dans la colère. Brûler son hakama. C'était le prix à payer. Tout lui revint. Les meurtres sanglants, le poignard évité de justesse à la Scala, la lutte à

l'opéra de Nice, Lucchi luttant contre la mort... et Lila... ce qu'Evrard faisait vivre à Lila. Une rage intense le submergeait de son énergie destructrice, réveillant un instinct de guerrier qu'il avait toujours refoulé. Une force inouïe l'envahit. Le pal recula de vingt centimètres...

Et ensuite ?

Rien. L'impasse de la haine, ses limites, déjà. Evrard reprenait le dessus, jetant toutes ses forces dans la bataille. Soudain, comme une dernière chance, les paroles de Nakamura résonnèrent en Raphaël : « Faîtes le vide en vous... l'homme mort est dur... l'homme vivant est souple... ».

Il fit ce qu'il savait faire depuis toujours, utiliser l'énergie de l'adversaire. Il plongea subitement vers le sol en roulant une épaule, à quelques centimètres de la menace. Toute la force employée par Evrard l'entraîna brusquement vers l'avant. La pointe d'acier s'enfonça entre ses côtes, déchirant les chairs. Un râle atroce émergea d'entre ses lèvres.

La tête de Raphaël avait heurté le rebord de béton. Sonné, il n'entendit que vaguement le hurlement animal de son adversaire s'arrachant au métal. Gravement blessé, Evrard ramassa son katana et traversa la passerelle qu'il repoussa du pied. Elle dévala les étages dans un fracas qui réveilla le policier. Raphaël se leva avec peine et s'approcha. Plus d'accès !

Perdant beaucoup de sang, titubant, le Russe se rapprocha de Huang, traînant le sabre sur la dalle de béton. Raphaël était impuissant.

— Evrard ! Ivan ! Non !! Ne faites pas ça...

La vue du samouraï commençait à se troubler. Huang le fixait avec dignité, résigné, préparé. Le Russe lui ouvrit sa veste en faisant sauter les boutons, puis lui arracha sa chemise. La cicatrice apparut, verticale, interminable. En dessous battait le cœur de Volodia. Il n'était pas définitivement mort... pas encore...

Raphaël s'élança en boitant dans l'escalier, à la recherche d'un autre passage. Il descendit deux étages, puis trouva une voie reliant les bâtiments, une passerelle de métal qu'il traversa avec difficulté. Il s'engagea dans les marches pour rejoindre le sommet de l'immeuble.

Evrard hésitait, la cicatrice et le courage de Huang avaient stoppé son élan meurtrier. Le cœur de son frère devait-il continuer à battre ? Soudain, il vit Raphaël s'approcher, et leva le sabre. Le Chinois ferma les yeux, sans un mot, sans un cri. Et la lame coupa la corde qui

le retenait.

Lila plongea dans le vide, sous le regard incrédule de son père. Un souffle polaire s'empara de Raphaël. Le sang quitta ses veines, la bile remonta cette fois jusqu'à sa gorge. Il courut vers le précipice, hagard, les jambes cotonneuses.

Il se pencha sur le vide et tomba à genoux, liquéfié. Ce qu'il vit lui arracha des sanglots, des spasmes nerveux, incontrôlables, des torrents de larmes. L'émotion déformait son visage et il pleurait maintenant sans retenue.

De joie.

Lila était étendue sur le filet de sécurité du chantier, vivante. Elle n'avait fait qu'une chute de deux mètres. Evrard n'avait jamais eu l'intention de la tuer. Raphaël l'aida à se hisser sur la dalle, lui ôta son bâillon, et la mit à l'abri derrière un mur, puis se retourna et ramassa le katana. Huang se relevait, choqué, ébranlé à jamais. C'est alors que Raphaël vit Evrard à genoux, le regardant. Il comprit aussitôt.

— Ivan ! Non !

Trop tard. Le wakizashi pénétra les entrailles. Le siège du ki et de la conscience.

Shou Hsing Zhao demeurerait impuni.

Le serment posthume fait à Volodia était brisé.

Une honte intérieure, un déshonneur vis-à-vis de lui-même s'ajoutait maintenant à ses tourments.

Le samouraï avait failli.

Il pratiquait une double incision en croix, la plus folle, la plus douloureuse. Le Bushidô jusqu'au fanatisme : se tuer pour prouver son courage après une défaite au combat. Ses traits se figeaient sous la douleur insupportable.

Les yeux d'Evrard allaient du katana du policier jusqu'à ses yeux, puis retournaient au katana. Il voulait que Raphaël transforme le hara-kiri de la honte en un véritable seppuku, qu'un de ses pairs l'achève par la décapitation. Un coup de sabre, pour mettre fin à ses souffrances et lui rendre son honneur. C'était le regard du jeune Ivan, plus vivant que jamais à la perspective de retrouver les siens. Raphaël le devina, il pouvait lire en lui. Retrouver des êtres chers de cette manière, cette idée l'avait presque submergé un soir de pluie, dans le break de service. Il ressentait maintenant une étrange et intense compassion pour son alter ego. Le sanglant opéra touchait à sa fin.

Les mains de Raphaël se crispèrent sur le manche.

L'ultime vision d'Evrard, de Kharkov, fut celle de deux enfants, jouant aux cosaques sur les rails du Transsibérien, collant leur oreille sur les poutres de métal pour sentir les vibrations du train approchant. Autour d'eux la taïga, à perte de vue, les nuages moutonnants sous le vent de la plaine. Magnifiques, émergeant d'entre les rails, les grandes fleurs jaunes, ligulaires de Sibérie, lui offrirent une dernière fois ce parfum que lui seul avait su sublimer : *Ligularia Sibirica*.

À des lieues de là, un souffle pénétra la cellule d'Irina. Elle ouvrit les yeux. Une sensation de vide absolu l'envahit subitement. Pour la première fois, elle ressentit la solitude glacée de la Chartreuse. Un sentiment diffus, étrange, comme si un dernier fil la reliant à l'extérieur cédait. Un murmure traversa ses lèvres :

— Ivan ?

Raphaël ne bougeait plus, regardant son katana avec incrédulité. Un voile couvrait sa vue, il n'entendait plus rien et ne sentait même plus sa blessure. Il n'y avait plus que l'odeur du sang.

Hagard, Huang se rapprochait du vide. Avait-il encore le droit de vivre ? Et le pourrait-il ? Chaque battement de cœur ne résonnerait-il pas comme un reproche ? Chaque souffle ne serait-il pas comme le murmure lancinant de la damnation ? Il posa ses pieds sur le rebord de béton. Il venait de découvrir qu'il était un monstre.

Il allait s'abandonner au vertige quand, à la dernière seconde, il croisa le regard de Lila, tremblante, recroquevillée. Un regard mêlé d'incompréhension et d'innocence blessée.

S'éloignant du bord menant vers le néant, il s'approcha de la fillette. Alors, lentement, il déposa sa veste sur ses épaules, puis la prit doucement dans ses bras et l'éloigna de la scène du combat, la préservant d'une sinistre vision. Raphaël lâcha le katana et vint prendre sa fille dans les bras du chinois. Ce dernier le regardait sans la moindre animosité, tirant sur les pans de sa chemise déchirée, gêné par le regard que Raphaël posait malgré lui sur la cicatrice. Puis, il tourna les talons sans un mot et disparut dans l'escalier.

Raphaël l'avait lu dans ses yeux, Huang ne dirait rien, ou seulement qu'il avait été enlevé par un motard en Kawasaki, portant combinaison noire et visière réfléchissante... un homme qui s'était montré aussi digne devant la mort le resterait à jamais. Huang était un type bien.

Lila enroulait ses bras autour de Raphaël. Il boita vers la cage d'escalier, puis regarda un instant la dépouille d'Evrard en pensant : « Non, Ivan Kharkov, ton frère n'est pas mort pour rien. »

Puis, lentement, il commença à descendre les marches, serrant sa fille contre lui. La pluie revenait.

¹ : « Jour de colère, que ce jour-là OÙ le monde sera réduit en cendres, Selon les oracles de David et de la Sibylle. »

² : « Quelle terreur nous envahira, Lorsque le juge viendra, Pour délivrer son impitoyable sentence ! »

Chapitre 25

Trois mois plus tard.

Le paysage était un ravissement, un surgissement perpétuel de beauté. Raphaël négociait les virages en douceur, soucieux de préserver sa passagère. Il ralentit soudain et mit pied à terre pour laisser traverser un troupeau de moutons. Laure en profita pour le serrer plus fort. Il ne put s'empêcher de sourire, pensant à la nuit passée dans la cabine du ferry Nice-Bastia.

Il repartit en douceur, et leva la tête : les montagnes approchaient. La Suzuki ronronnait mollement, en mode tourisme. L'équipage entra dans la vieille cité de Corte, se faufilant dans les ruelles jusqu'à une grande maison de rue, toute en hauteur. Façade ocre, triple rang de génoise, massive porte de bois.

Raphaël frappa. Il entendit des pas, puis on vint leur ouvrir. Il resta bouche bée.

— Bonjour lieutenant ! Bonjour mademoiselle. Entrez, il vous attend. Il est sur la terrasse.

Cette voix, cet accent étaient ceux de la commissaire Martine Kessler. Raphaël se dit alors qu'il avait dû rater un épisode à Genève... Lucchi et Kessler ! Le feu et la glace... Elle regarda Laure.

— Vous nous présentez ?

— Bien sûr. Commissaire, voici Laure Caradec, ma compagne. Laure, je te présente la commissaire Kessler. C'est... hum...

— Je suis l'amie d'Ugo Lucchi. J'ai pris ma retraite et je vis la moitié du temps dans le sud de la France.

— Enchantée, dit Laure, en serrant la main de Kessler.

Lucchi apparut. Tel qu'en lui-même.

— Je vois que les présentations sont faites. Bon, on le goûte ce saucisson ? J'ai la dalle moi !

Le visage de Raphaël s'éclaira. Ugo avait l'air en pleine forme. Ce qui le rassura le plus ? La présence de Lucchi, toujours intacte. Un truc de mec, à la Gabin, à la Ventura, qui impressionnait même les grands voyous, quelque chose dans la façon de bouger, mais

aussi dans le regard, comme le feu sous la cendre, ou plus exactement la veilleuse d'un lance-flamme.

Sa convalescence se déroulait au mieux, et il était en bonne compagnie. Raphaël ouvrit sa sacoche et en sortit une bouteille de rosé de Provence. Lucchi prit le vin, puis jaugea Raphaël, un air de malice au coin des lèvres.

— Oh, tu as maigri, toi. Faut faire gaffe mon vieux. La santé, c'est sérieux !

Il le gratifia d'une poignée de main vigoureuse et lui tapa sur l'épaule, puis il fit la bise à Laure.

— Docteur, vous allez bien ? Alors c'est vous l'amie de Raphaël ? J'en suis ravi. Il ne m'avait rien dit, vous savez. C'est un cachotier.

Raphaël souriait. Le Corse était toujours aussi gonflé. Il n'avait rien perdu de son humour laconique. Lucchi marcha vers la loggia. Il traînait encore la patte, mais ça allait.

— Allez, venez. Je vous ai préparé un de ces ragoûts de sanglier... attention... la recette de ma mère !

La terrasse, située dans l'arrière-cour, dominait la vieille ville. Un bougainvillier escaladait la pergola. Ugo servit le rosé et on trinqua à sa forme réjouissante. Il entra un instant surveiller ses casseroles. Laure et Kessler faisaient connaissance. Raphaël se tourna vers le paysage, son verre à la main, et vit en contrebas deux enfants qui jouaient. Ses pensées s'échappèrent dans le temps. Il n'était pas près d'oublier cette histoire. Son voyage initiatique, sa rencontre avec son double, puis sa crainte de lui ressembler totalement. Evrard avait voulu qu'il enlève un homme, et il l'avait fait. Il pensa au docteur Matveiev.

Raphaël faisait le bilan.

Lila était sauvée. Choquée, pour longtemps, mais sauvée. Son collègue avait eu beaucoup de chance. Le katana l'avait traversé sans toucher un seul organe vital, et le gaillard était solide. Il se remettait de cette blessure physique, mais ce coup de sabre n'était pas de taille à rivaliser avec les fantômes qui hantaient Lucchi.

Raphaël devinait que lui-même serait plus fort après avoir survécu à cet opéra. En tant que combattant, en tant qu'homme. Le Sensei l'avait fait évoluer dans son art, mais aussi dans sa quête d'une paix enfin retrouvée. Chaque jour qui passait le rapprochait de Laure, sans pour autant, désormais, l'éloigner d'Alicia. Ce n'était plus l'une ou l'autre, dans une opposition à l'occidentale. Tout était un. Et si tout

était un, il n'y avait plus de conflit. Plus de culpabilité inutile. Seulement de l'amour.

L'harmonie.

Il leva les yeux vers le ciel. Il n'y chercha pas un dieu, mais pensa aux paroles de Nakamura : « Votre âme soeur vous attend plus loin sur le chemin... »

Il en était persuadé. Quelque chose, quelqu'un veillait sur lui. Il ne savait quoi, mais il sentait cette bienveillance.

Quelque chose.

Il pensa à Ivan Kharkov. À sa blessure psychique. Son enfance avait été terrifiante, et pourtant, il aurait pu se reconstruire, oublier. Son destin lui avait fait rencontrer Yoshi Nakamura et Pierre-Alexandre Evrard, des hommes bons, des hommes sages.

Mais voulait-il encore vivre ?

Il pensa au haïku qu'il avait découvert, abasourdi, dans la poche du blouson de sa fille, en rentrant de sa nuit de cauchemar. Il en gardait pour lui seul le secret :

KURAMA YAMA.

ILS ONT PANSÉ MES BLESSURES,
ELLES ÉTAIENT TROP GRANDES.

FIN

Table des matières

Couverture

Titre

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Piratez ! Moi ? Jamais !

Vous avez sans doute remarqué que nous ne mettons pas de verrous numériques sur nos fichiers. Vous savez les fameux DRM dont tout le monde parle. Nous considérons que dès lors que vous décidez de télécharger un livre dans son format numérique, vous devez être libre de l'annoter, d'imprimer des passages et surtout de pouvoir le transférer d'un terminal de lecture à un autre terminal de lecture, et ce quelques que soient sa marque et son environnement technologique.

Ce fichier est le vôtre, il vous appartient tout autant que lorsque vous achetiez un livre papier. À nos yeux, vous n'êtes surtout pas des pirates en puissance mais de précieux lecteurs. Des lecteurs responsables, tout aussi respectueux du travail de l'auteur qui vous permet de passer un agréable moment de lecture numérique que du travail de l'équipe qui a conçu la couverture, qui a révisé et corrigé le texte ou encore qui a participé à la fabrication des fichiers numériques et à sa diffusion. De plus, notre maison d'édition pratique une politique de prix que nous estimons être le juste prix pour des publications 100% numériques.

Grâce à votre achat, nous pouvons ainsi rémunérer les auteurs et toutes les personnes qui, comme vous, ont un métier qui les fait vivre et qui ont à coeur de vous offrir le meilleur d'eux-mêmes pour que votre expérience de lecture numérique soit la plus agréable possible. Aussi, sommes-nous convaincus qu'en contrepartie, et parce que nous respectons vos droits de lecteurs, vous respecterez le droit des auteurs et des professionnels qui ont contribué à la réalisation de l'ouvrage que vous venez de télécharger et qu'il ne vous viendra jamais à l'idée d'utiliser ce fichier autrement que dans un cadre privé.